
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Princeton University Library



32101 068974573

269
756
351

Library of
Princeton University.



Class of 1889

Library of
American History
and Politics.

cc

4/20/13

Mr. Lamm

DR. ALFRED MERCIER.

JOHNELLE.

NOUVELLE-ORLÉANS,
EUGÈNE ANTOINE, ÉDITEUR,
102, RUE DE CHARTRES.

1891.

Entered, according to act of Congress, in the year 1891, by
ALFRED MERCIER,
in the office of the Librarian of Congress, at Washington.
All rights reserved.

Tous droits réservés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

POÉSIE.

La Rose de Smyrne.

L'Ermite de Niagara.

Tawanta.

*Poésies diverses dans le Journal de
l'Athénée louisianais.*

Réditus et Ascalaphos.

PROSE.

Le Fou de Palerme.

Lidia.

La Fille du Prêtre.

L'Habitation St. Ybars.

*Etudes et travaux divers dans le Journal
de l'Athénée louisianais.*

(RECAP)

3269
356
351

AVERTISSEMENT.

Des lecteurs étrangers ayant regretté, lors de la publication de *L'Habitation St. Ybars*, que l'auteur n'eût pas traduit les endroits où des personnages de son récit s'expriment en langue créole, il s'est mis à l'abri de ce reproche en écrivant *Johnelle* : un renvoi au bas de la page donne l'équivalent en français des passages où il se sert du patois louisianais. Ce patois, comme nous l'avons dit ailleurs, n'a pas d'orthographe ; il doit son origine et son développement aux seules lois de la phonétique. Quand on l'écrit, on doit se guider uniquement d'après le son, et employer, pour figurer ce son, le moins de lettres possible. C'est ce que nous avons fait, non d'après une idée systématique, mais en interprète fidèle de la réalité.

I.

—Ce jeune homme doit avoir des habitudes bien régulières : matin et soir, toujours à la même heure, il passe et repasse rue Royale, son carton à dessin sous le bras, les yeux fixés devant lui, comme quelqu'un qui marche vers un but bien déterminé.

—Comment ! est-ce que vous ne le connaissez pas ?

—Non, vraiment.

—C'est Tito Metelli. Il ressemble étonnamment au portrait de son aïeul, Maffeo Metelli, ingénieur italien, qui vint se fixer

à la Nouvelle-Orléans sous l'administration du baron de Carondelet : même manière de tenir la tête un peu inclinée sur l'épaule, même physionomie douce sur un fond de fierté. La tournure d'esprit de l'ancêtre, son caractère, ses goûts ont passé chez l'arrière-petit-fils. Tito, dès son enfance, montra une grande aptitude au dessin et à la peinture. Dans un milieu social plus avancé que le nôtre, au point de vue artistique, il deviendrait un peintre distingué ; mais à peine commence-t-on, parmi nous, à aimer les tableaux, et quiconque vit de son pinceau, n'a guère que des portraits à faire. Ce n'est pas le moyen d'arriver à la fortune. On a pensé qu'il valait mieux faire de Tito un architecte. Il jouit déjà d'une petite réputation ; il ira loin, si aucun malheur ne vient lui barrer le chemin de l'avenir.

Des deux amis qui causaient ainsi, en voyant passer le jeune Tito Metelli, celui qui l'avait toujours connu devait le suivre

dans les différentes phases de sa carrière ; c'est, pour ainsi dire, sous sa dictée que les pages suivantes ont été écrites.

* * *

Au sortir de l'Université, Tito ne s'est pas tenu pour satisfait ; il a continué d'apprendre par lui-même. Comme tous les Louisianais de la génération actuelle, qui se sont donné la peine d'étudier, il parle et écrit, avec une égale correction, le français et l'anglais. Il a voulu connaître aussi la langue de son aïeul Maffeo ; il l'a apprise avec le vieux Benincasa, de Pise, un de ces hommes qui ont passé leur vie à courir le monde pour s'instruire, et dont on serait tenté de dire : " Ils ont tout vu, ils savent tout." Benincasa consacra les premières

années de sa jeunesse à explorer l'Italie et la Sicile, jusque dans leurs plus minutieux détails. En l'écoutant parler des beautés naturelles de ces pays et des œuvres d'art que le génie de l'homme y a semées partout, Tito s'est enflammé du désir de les voir. Désormais son idéal, son rêve caressé avec passion, est de se rendre en France, de traverser la Suisse à pied, de descendre à Milan, et, partant de là, non en chemin de fer, mais tantôt en voiture, tantôt à dos de mulet, de parcourir toute la péninsule; puis, transporté de Reggio à Messine dans une embarcation à voile, de commencer une tournée, qui, pour bien examiner l'île, lui demandera deux mois; en un mot, de faire en réalité le voyage que tant de fois il a fait, par la pensée, avec son vieil ami Benincasa. Pour cela, il économise depuis trois ans, et tout bien calculé, il compte qu'il pourra se mettre en route dans dix-huit mois.

Partout, mais principalement dans les villes exclusivement commerciales comme la nôtre, les jeunes hommes qui préfèrent les plaisirs de l'esprit à ceux du corps, sont rares. Tito est une de ces exceptions ; après le dessin et la peinture, qui sont la grande affaire de sa vie, les livres et la musique sont ce qu'il aime le mieux. Le dimanche et les jours de fête, il passe son temps à la campagne, où il travaille, comme il dit, pour lui-même, et d'où il rapporte des paysages qui servent à orner son petit appartement. Dans la semaine, ses soirées seules lui appartiennent ; il les partage entre la lecture et la musique.

Tito occupe avec sa mère, chemin du Bayou, la moitié d'une maison laissée par son père. A la mort de celui-ci, la veuve divisa la propriété en deux, et en loua une moitié pour se créer un revenu. Autrefois, cette demeure attirait l'attention des passants. Bâtie en bois, et posée sur des piles

de brique à cinq pieds au-dessus du sol, elle était séparée de la banquette par un parterre tenu aussi proprement qu'un salon, et dont les curieux admiraient les fleurs par les jours d'une claire-voie peinte en vert. Un chemin en briques solidement cimentées et du plus beau rouge, conduisait à un escalier donnant accès à une galerie à huit colonnes. Une balustrade, à hauteur d'appui, courait sur les côtés et le devant de la galerie, et s'ouvrait en face de l'escalier. Abritée du soleil par des rideaux de grosse toile à bandes alternativement bleues et blanches, rafraîchie par la brise du sud, cette partie de la maison était celle où Tito, enfant, aimait le plus à se tenir avec la jeune négresse qui le gardait. Dans la lumière adoucie où il s'amusait avec ses jouets, parfois il s'endormait sur une natte de jonc, éventé par la gardienne qui chassait les moustiques.

Une haute et large porte à plein cintre

s'ouvrait, par deux vantaux vitrés, sur un corridor qui divisait le corps de logis en deux séries d'appartements, et débouchait sur une galerie à jalousies vertes, où la famille prenait ses repas en été. Cette galerie, plus spacieuse que celle de la façade, était fermée latéralement par deux grands cabinets, l'un servant de dépense, l'autre contenant la vaisselle de luxe, chacun reposant sur une cave en brique dans laquelle on entrait par la cour. Jadis, au centre de ces caves, une jarre, pour tenir l'eau fraîche, était enterrée jusqu'au goulot. On buvait alors l'eau du fleuve, que l'on clarifiait avec de la poudre d'alun ou des amandes de pêche. Personne en ce temps-là ne se doutait qu'un jour viendrait, où l'on vendrait de la glace en plein été à la Nouvelle-Orléans.

Tout est bien changé. L'ancien grenier de la maison a été exhausé, et transformé en un étage de quatre pièces. Le parterre,

toute la maison, en bas et en haut, la cour et les dépendances sont partagés par une cloison continue. Les jarres et l'eau du fleuve ont fait leur temps ; elles sont remplacées par de grandes cuves et l'eau de pluie. Le linge ne se lave plus en famille ; une blanchisseuse étrangère vient le prendre le lundi, et le rapporte le samedi. Mme Metelli occupe la moitié de la maison, à droite en entrant ; elle couche au rez-de-chaussée, ou, selon notre manière de parler en Louisiane, au premier étage. Avec les deux pièces, au-dessus, Tito s'est arrangé un appartement selon ses goûts. Dans celle qui conduit au balcon donnant sur le chemin du Bayou, il a placé son lit, son armoire, sa toilette ; dans l'autre, sa table de travail devant une fenêtre ouverte au nord, sa bibliothèque et son piano. Du côté de l'orient l'une et l'autre chambre reçoivent la lumière par une porte s'ouvrant sur un petit balcon, d'où la vue s'étend au loin,

grâce à plusieurs terrains où l'on n'a pas encore bâti. De là, Tito peut voir le soleil levant, et la pleine lune quand elle monte derrière les arbres qui bordent la rive droite du fleuve.

La pièce où Tito travaille, est celle qu'il préfère ; c'est là qu'il vit avec ses pensées, là qu'il se souvient et espère. Quand il se reporte dans le passé, une figure vaguement aperçue, douce mais flétrie avant l'âge, le regarde avec bonté ; c'est son père. Les jours de son enfance lui reviennent comme un de ces beaux rêves qui jamais ne s'oublent ; mais deux regrets projettent une ombre sur la sérénité de ce lointain lumineux. Il a eu un camarade d'école qu'il aimait tant qu'il partageait tout avec lui ; il passait tous ses jours de congé avec le petit John Carr, tantôt rue du Bayou, tantôt rue St. Claude chez son ami. Tito, avec la naïveté de son âge (il avait huit ans), avait fait promettre à sa mère que l'enfant qu'elle

portait alors, serait une fille, et qu'on la nommerait Johnelle. Dès ce moment sa pensée constante, celle qui l'accompagnait partout, et le faisait parler même dans son sommeil, était de voir et de prendre dans ses bras ce bijou vivant, cette jolie Johnelle pour qui lui et John seraient deux frères.

Une angine couenneuse emporta John en moins d'une semaine. Tito en eut un chagrin dont l'intensité et la durée étonnèrent beaucoup de personnes : tout le monde ne sait pas combien certains enfants sentent vivement. Man Délaïde, la vieille cuisinière qui l'aimait beaucoup, le consola de son mieux. Elle tirait un mauvais présage de ce chagrin qui se trahissait, non par des cris et des larmes, mais par une tristesse que rien ne pouvait dissiper. Elle secouait la tête, en pensant à l'avenir, et disait : — Bon Dgié té fé piti là tro sensible, avec tou maieur ça yé gagnin dans moune. *

* Le bon Dieu a fait cet enfant trop sensible, pour tout le malheur qu'il y a dans ce monde.

Un mois s'était à peine écoulé, que Tito eut un autre chagrin. Un matin, il se leva fatigué et tout pensif ; il avait entendu, tout en dormant, un bruit précipité de pas et de voix, et même des cris qui lui avaient fait faire un rêve effroyable : sa mère lui était apparue, échevelée, pâle comme une morte, la bouche ouverte, les yeux lui sortant de la tête et fixés sur le plancher, où expiraient, dans des mares de sang, plusieurs personnes qui venaient d'être assassinées. Il se souvenait même confusément d'avoir été réveillé en sursaut, et de s'être caché sous sa couverture. Man Délaïde l'empêcha d'entrer dans la chambre de Mme Metelli, lui disant qu'elle avait été malade et avait grand besoin de repos. Tout lui parut bien silencieux dans la maison, et il trouva que le visage de la bonne négresse n'était pas comme d'habitude.

—Man Délaïde dit-il, ça vou gagnin? vou lafigure tou drol.

—Moin? répondit la vieille en se détournant, mo pa gagnin arien.*

—Si fé, insista l'enfant; tan pri, man Délaïde, vou di moin ça ki rende vou triste comme ça.

—Hébein, ma di toi la vérité, reprit man Délaïde; mai, avan, ta promette moin que ta gagnin courage.

—Oui, man Délaïde, mo promette vou ma gagnin tou plin courage.

—Johnelle rivé bon matin, dit la vieille; mai li mouri.

—Li mouri? (elle est morte?) demanda Tito, d'un ton si désespéré que man Délaïde se repentit d'avoir parlé.

* —Man Délaïde, dit-il, qu'avez-vous? Votre figure est toute drôle.

—Moi? répondit la vieille en se détournant, je n'ai rien.

—Si fait, insista l'enfant; je vous en prie, dites-moi ce qui vous rend triste comme cela.

—Eh bien! je te dirai la vérité, reprit man Délaïde; mais auparavant, promets-moi que tu auras du courage.

—Oui, man Délaïde, je vous promets que j'aurai tout plein de courage.

—Johnelle est arrivée ce matin, dit la vieille, mais elle est morte.

Elle inclina la tête affirmativement, affecta de chercher quelque chose, et sortit. Quand elle rentra, Tito était assis sur un petit banc en cypre, les bras pendants.

—Ça yé fé avé li? demanda-t-il.*

—To gran moman vini avan soleil levé, répondit man Délaïde; li lavé li bien propre, é li abillé li avec ain joli piti larobe blan tou brodé, que nou voisine té donnin. Yé esposé li dans la sal.

—Mo oulé oir li, dit Tito en se levant; tanpri, tanpri, chère man Délaïde, ménin moi coté li.

La vieille le prit par la main, et descendit dans l'allée qui longeait la maison, lui recommandant de marcher doucement, pour ne pas réveiller sa mère. Ils entrèrent

* —Qu'en a-t-on fait? demanda-t-il.

—Ta grand'maman est venue avant le lever du soleil, répondit mère Délaïde; elle l'a bien lavée, et l'a habillée d'une jolie petite robe blanche toute brodée, que notre voisine a donnée. On l'a exposée dans le salon.

—Je veux la voir, dit Tito en se levant; je vous en prie, je vous en prie, mère Délaïde, conduisez-moi près d'elle.

dans le salon, par une des portes donnant sur la galerie de devant. Sur une petite table couverte d'un drap blanc dont les bords descendaient jusque sur le plancher, Johnelle, abritée par une moustiquaire, était couchée sur un oreiller de soie rose, dont le reflet colorait son visage et ses mains croisées sur sa poitrine.

Deux bougies brûlaient sur la cheminée, dans des cylindres en verre qui les garantissaient contre les courants d'air ; leur flamme presque immobile semblait se mettre en harmonie avec la profonde tranquillité de la pièce.

Man Délaïde souleva la moustiquaire. Tito monta sur un tabouret, et regarda. On eût dit que Johnelle dormait. La vieille Metelli avait mis une certaine coquetterie dans sa manière de la vêtir. Elle lui avait fait une couronne avec des fleurs d'oranger, cueillies dans le jardin et encore humides de rosée. A chaque poignet elle avait

attaché, en guise de bracelet, un ruban de soie bleue ; une ceinture de même couleur était nouée en rosette au côté gauche ; la robe garnie de deux volants en mousseline, dépassait les pieds et se terminait en formant des plis et des sinuosités ménagés avec beaucoup de goût.

—Ga, man Délaïde, dit Tito, li tro joli. *

—Oui, li tè tro joli, remarqua la bonne vieille ; cé pou ça que li mouri ; bon Dgié pran li pou fé ain nange avec. Anon, li tan nous tournin, to acé oir li.

—Atanne, man Délaïde, ma bo li.

Il se pencha avec précaution, et baisa Johnelle sur les joues et le front. Un peu au-dessus de la naissance des cheveux, une gouttelette d'un rouge pâle était sortie

* —Regardez, mère Délaïde, dit Tito, elle est trop jolie.

—Oui, elle était trop jolie, remarqua la bonne vieille : c'est pour cela qu'elle est morte ; le bon Dieu l'a prise pour en faire un ange. Allons, il est temps de nous en retourner, tu l'as assez vue.

—Attendez, mère Délaïde, je vais l'embrasser.

sous les pétales odorants : Tito l'aperçut, mais ne s'y arrêta pas ; il devait s'en souvenir, après bien des années.

A dix heures la vieille Mme Metelli envoyait chercher Tito. Elle le garda une semaine. Il l'aimait beaucoup. Comme tout le monde dans la famille, il l'appelait Telli. De son côté, la septuagénaire avait pour lui une préférence marquée. Elle ne s'en cachait nullement : Tito n'était-il pas l'enfant de Frank, du meilleur et du plus distingué de ses fils ? ne devait-elle pas, en bonne justice, reporter sur lui l'affection qu'elle avait eue pour son père ? Frank eût été un homme remarquable ; malheureusement, il s'était laissé fasciner, dans un voyage à New York, par une de ces *fast young ladies*, aussi froides que belles, qui veulent jouir de la vie à tout prix. C'était avant la guerre ; il passait pour riche ; Cordélia l'entraîna dans le tourbillon de ces parties au clair de lune, où l'on pêche

un mari, comme un poisson à la lumière électrique. Cordélia, comme toutes ses amies, ne voyait dans un mari qu'un caissier au service de sa femme. Elle passait l'hiver à la Nouvelle-Orléans, partageant sa journée entre des lunchs de dames d'où les hommes étaient rigoureusement exclus, et des promenades au lac; le soir, elle allait à l'Opéra, non pour écouter la musique, mais pour bavarder avec ses admirateurs qui la régalaient de bonbons. Elle était de tous les grands bals, éblouissant les jeunes fous par la richesse et l'excentricité de sa toilette. L'été, elle exigeait, dans sa peur de la fièvre jaune, que Frank la conduisît au nord; là, bien entendu, on la revoyait dans tous les endroits à la mode, comme une comète qui revient. La fortune de Frank y passa. Il se vit réduit, pour vivre, à solliciter un emploi dans une banque. Cordélia fit des dettes de tous côtés; son mari lui prêchait vainement la nécessité

d'économiser ; elle répondait, sur le ton du mépris, que tout homme incapable de subvenir aux besoins de sa femme, n'en est pas un. Le malheureux en eut un chagrin mortel ; des amis à qui il le confia, lui apprirent à s'en consoler en buvant. Cordélia, soit par indifférence, soit qu'elle ne regrettât pas de le voir s'empoisonner, s'abstint de le retenir sur la pente qui le conduisait à une mort certaine.

II

Johnelle naquit trois mois après la mort de son père, si toutefois on peut appeler naissance la venue au monde d'un enfant sans vie. Cordélia n'en parut pas fâchée ; elle trouvait que le tracas d'avoir à élever Tito, était bien assez. Mais si elle en éprouvait une satisfaction qu'elle n'eut même pas la pudeur de cacher, elle la paya cher ; après trois mois de souffrance, elle put enfin sortir de son lit, portée par deux servantes, pour être posée dans un fauteuil qu'elle ne devait jamais quitter ; ses mem-

bres inférieurs étaient frappés d'une paralysie incurable.

Depuis quinze ans, Cordélia vit dans ce fauteuil qui fut fait exprès pour elle, sur les indications des médecins ; il lui sert de siège, de lit, de voiture pour aller d'une chambre à une autre, de table, de toilette, enfin de tout.

Cordélia, dans sa jeunesse, avait eu la beauté que donnent des traits réguliers, la fraîcheur du teint, une bouche admirablement garnie, de grands yeux en amandes, une chevelure d'ébène, un corps svelte, une peau d'un blanc de jasmin, ondulant sur des formes opulentes et fermes. Mais le physionomiste ne découvrait aucun signe de bonté dans ces lignes sculpturales du visage ; il se défiait de ces yeux brillants comme la glace, froids et durs comme elle ; il cherchait vainement l'amour et la tendresse sur ces lèvres minces qui lui disaient :
“ Nous n'avons pas de place pour le baiser.”

Le temps et la vie sédentaire ont produit, chez Cordélia, les effets auxquels on devait s'attendre ; aujourd'hui c'est une grosse femme, aux globes oculaires saillants et rouges, au front rayé de rides d'où éclatent, comme un orage perpétuel, la colère et la menace.

Man Délaïde est restée au service de l'infirmes, non par sympathie pour elle, mais à cause de Tito. L'abolition de l'esclavage n'a changé en rien ses sentiments envers la famille de son ancien maître ; tous ceux qui portent le nom de Metelli ont droit à son affection ; elle se considère elle-même comme une Metelli. Elle a vu naître et grandir le père de Tito ; elle se croit tenue, par respect pour sa mémoire, de soigner sa veuve. Depuis la conclusion de la paix, elle touche un salaire qui lui est payé sur la location de l'autre moitié de la maison. Mais à part quelques nippes à renouveler de loin en loin, les souliers à remplacer, le

tabac pour bourrer sa pipe, elle ne saurait que faire de son argent, si elle ne songeait à le mettre de côté pour Tito. Man Délaïde est philosophe ; elle connaît l'instabilité des choses humaines ; chaque mois, en mettant ses billets de banque des Etats-Unis dans un coffret en bois de cèdre, elle répète :—Fo fé comme froumi, gardé kichoge pou can mové tan vini. * Elle n'a jamais aimé ni estimé Cordélia ; mais, pour l'honneur de la famille, et surtout par affection pour Tito, elle refoule au plus profond d'elle-même ce qu'elle sait de ce cœur de marbre. Elle ne s'en est jamais ouverte qu'à Telli, pour qui elle n'eut jamais rien de caché. Elles ont le même âge, elles ont joué ensemble dans leur enfance ; Telli, jeune fille, avait Délaïde pour femme de chambre ; mariée et mère, elle l'eut pour gardienne de ses enfants ; elles ne se sépa-

* Il faut faire comme la fourmi, garder quelque chose pour quand vient le mauvais temps.

rèrent qu'après les noces de Cordélia, lorsque Délaïde suivit son jeune maître, pour prendre la direction de son ménage.

Tito donne à sa mère la moitié de ce qu'il gagne ; en outre, chaque mois il ajoute quelques piastres à celles qu'il a déposées dans une banque, pour subvenir aux dépenses de la maison pendant son voyage en Europe.

Telli approuve le projet de Tito ; elle y voit le complément de son éducation artistique. Elle se réjouit secrètement de ce qu'il sera soustrait, pendant quelque temps, à l'humeur acariâtre de sa mère : il changera le cours de ses idées ; le contact du monde développera chez lui cette manière riante de comprendre la vie, qui est si naturelle à son âge. Depuis trop d'années, croit-elle, les pensées de Tito tournent dans le même cercle ; les souvenirs de son enfance que son père rendait heureuse, lui reviennent sans cesse ; personne n'a remplacé

son petit ami John ; Johnelle, morte avant de naître, n'en est pas moins vivante dans son cœur et son esprit. Parmi les jeunes hommes on en rencontre chez qui un désir non satisfait, est une source de tristesse ; l'un est malheureux de n'être pas beau comme Alcibiade ; l'autre de n'avoir pas une fortune de prince ; celui-ci soupire après le génie qui donne la gloire ; celui-là voudrait être ministre ou général. Le chagrin qui ronge secrètement Tito, est de n'avoir pas de sœur. Si Johnelle avait vécu, elle aurait maintenant quinze ans. Oh ! comme il l'aimerait ; avec quelle sollicitude il s'occuperait d'elle, pour en faire une jeune personne distinguée, aimée et admirée de tous ceux qui la connaîtraient ! il n'aurait qu'une ambition, la rendre heureuse ; il y trouverait son propre bonheur et un utile emploi de sa vie.

Souvent, au coucher du soleil, Tito remonte la rue de l'Esplanade, et se rend sur

la *levée*, en face de l'ancienne maison Margnny. Là, promenant ses regards de l'une à l'autre extrémité du vaste croissant formé par le fleuve, il se laisse aller à ce rêve de bonheur où Johnelle, affectueuse et reconnaissante, le remercie des soins qu'il prend d'elle. Il cause avec elle, écoute avec ravissement sa voix argentine et modulée, ne se lasse pas de contempler son visage candide et ses cheveux d'un blond soyeux. Quand il quitte le *wharf*, il est déjà nuit ; il revient lentement, monte dans sa chambre, s'assied à son piano, et, poursuivant sa vision sous d'autres formes, s'entretient avec Johnelle dans ce langage des sons qui remplace la parole, quand celle-ci devient insuffisante à peindre ce qui se passe dans les profondeurs les plus intimes de la pensée et du sentiment.

Tito se rappelle le temps où tout était animation dans la demeure de son père. Des moqueurs, des papes, des cardinaux,

des tourterelles sautillaient dans des cages de canne, égayant la vue par leur plumage ou leurs mouvements, et charmant l'ouïe par leur babil musical. A son réveil, il descendait dans la cour, où des poules avec leurs poussins, des pintades, des paons, des perdrix accouraient à sa rencontre, pour recevoir le maïs concassé qu'il leur apportait dans un panier, et qu'il leur jetait à pleine main. Des chiens de chasse, frémissants de joie, se disputaient ses caresses ; les négrellons, réveillés en sursaut par leurs aboiements, se précipitaient en chemise vers leur petit maître, et jouaient avec lui en attendant le déjeuner. Quel contraste entre ce temps de fête et celui d'aujourd'hui ! d'abord, comme nous l'avons vu, la maison, la cour et les dépendances sont réduites de moitié ; ensuite, Cordélia n'ayant jamais aimé, selon son expression, aucune espèce de bétail, plus un seul oiseau ne chante sous son toit ; la cour, vide et silencieuse, n'en-

tend que le pas de la vieille Délaïde. Cependant, Cordélia s'est vue obligée de faire une exception en faveur d'une petite chienne de la Havane, dont Tito n'eût jamais consenti à se séparer. En revenant de l'école, il y a onze ans, il la sauva des mains de mauvais garnements, qui s'amusaient à la noyer dans un fossé. Depuis ce temps, Noutte occupe une place dans la vie intime de Tito ; il lui parle comme à une personne, tant elle est intelligente. Quant aux qualités du cœur, elles sont développées chez elle à un degré que l'on rencontre rarement dans l'espèce humaine. Son attachement pour Tito n'a jamais varié un seul instant ; toujours au courant de ses habitudes, elle sait quand il sort, quand il rentre ; elle l'attend au passage, pour lui faire ses adieux ou pour fêter son retour. Quand il dessine, elle est couchée sur sa table et le regarde ; s'il se met au piano, elle s'assied sur une chaise et écoute. Les yeux noirs

de Noutte, doux et pensifs, révèlent un être intérieur, qui, s'il avait le secours de la parole, nous étonnerait beaucoup par sa puissance d'intuition et l'extrême délicatesse de ses jugements. Pour man Délaïde qui croit à la métempsycose, Noutte est une personne, cela ne fait pas le moindre doute ; elle affirme que l'âme d'une aïeule des Metelli, s'est logée dans le corps de cette bonne petite bête pour aimer Tito. Ce qu'il y a de certain, c'est que Noutte est une excellente physionomiste. Elle reconnaît instantanément, à la mine des gens, s'ils aiment les animaux. Il va sans dire qu'elle n'approche jamais de Cordélia. Quand elle voit Tito baiser respectueusement les joues de sa mère, il y a, dans sa manière de détourner les yeux, de la pitié pour lui, du mépris pour elle.

Depuis cinq semaines, Noutte allaite deux petits, dont la naissance a failli lui coûter la vie ; ils seront sa dernière portée,

elle est trop vieille pour en avoir d'autres. Elle le comprend, et les en aime davantage. Elle leur est si attachée que Tito se propose de les lui laisser le plus longtemps possible ; pour ne pas l'en séparer complètement, il les a promis à une proche voisine.

Une fois par semaine, Tito dîne chez sa grand'mère. Là il retrouve le mouvement et le bruit de la vie. Telli a rassemblé autour d'elle, dans sa grande maison de la rue des Remparts, les veuves de ses fils tués à la guerre. Elle a compris, dès la cessation des hostilités, que la Louisiane devait se réorganiser sur une base nouvelle : "Mes enfants, dit-elle à ceux qui l'entouraient, il faut que nous fassions comme des naufragés jetés sur une île déserte ; mettons-nous tous au travail." De ses anciens esclaves elle garda les meilleurs, en leur allouant un bon salaire. D'autres voulurent rester aussi ; mais elle les congédia : "Allez rejoindre ceux qui m'ont quittée, leur dit-elle ; il y

aurait trop à faire ici pour vous ; vous aimez vos aises, prenez-les puisque vous voici libres.” Ses appartements ont été transformés en ateliers de couture, de broderie, de coloriage de photographies, de fleurs artificielles. Les jeunes hommes ont des occupations en ville. Le matin, c’est plaisir de voir les petits garçons et les petites filles, tous vêtus avec un soin irréprochable, partir pour l’école. Grands et petits, tout le monde chez Telli aime à être dirigé par elle, tant on la respecte, tant on a confiance dans sa haute raison. C’est la vraie mère de famille, la vieille créole au cœur affectueux et dévoué, pour qui la vie est un devoir qu’on n’a jamais fini de remplir. Après avoir élevé cinq garçons et sept filles, elle s’occupe, avec la même sollicitude, de ses petits enfants. Elle rappelle, sous des formes modernes et dans un pays nouveau, la matrone romaine des meilleurs temps de la république, alors que la maternité était

si sacrée que tout passant qui rencontrait une femme enceinte, la saluait. L'âge n'a pas diminué sa vivacité de corps et d'esprit. Si elle a un défaut, c'est une excessive promptitude à s'impressionner ; de même qu'elle s'exalte jusqu'à l'enthousiasme pour la moindre action accomplie dans le sens du bien ou du beau, la vue du mal la jette dans des paroxysmes d'indignation. Sous ce double rapport il existe une ressemblance entre elle et Tito, et c'est là une des raisons secrètes de sa préférence pour lui.

III.

Telli voit Cordélia le plus rarement possible. Leurs caractères ne sauraient jamais s'accorder. Cordélia ne respecte personne ; il est rare qu'au bout de quelques minutes de conversation, elle ne blesse pas Telli ; de là des altercations qui rendent Tito malheureux. C'est pour les éviter, que Telli ne visite sa belle-fille qu'à de longs intervalles. Une après-midi, comme elle passait devant la porte de Cordélia, elle fut surprise par une de ces averses qui sont si fréquentes ici au mois de juin. La vieille Délaïde

qui rentrait au même instant, l'aperçut, et courut lui offrir un abri sous son parapluie. Impossible d'aller plus loin ; un vent d'une violence irrésistible s'engouffrait, en tourbillonnant, dans la rue du Bayou ; la pluie frappait les passants au visage, et les aveuglait.

Telli entra bien à contre-cœur. En mettant les choses au mieux, la bourrasque allait durer une heure ; l'écoulement de l'eau prendrait au moins cinq quarts d'heure. Tout ce temps à passer dans la compagnie de Cordélia, était une véritable épreuve. Elle s'y résigna, se promettant d'ailleurs de faire tout ce qui dépendrait d'elle, pour que l'entrevue se passât tranquillement. Si elle avait pu en prévoir le résultat, elle eût poursuivi son chemin, au risque de se noyer.

Que la vie est incertaine, et que l'avenir est fragile ! il suffit d'un simple incident, pour imprimer à une destinée un cours en-

tièrement opposé à celui qu'elle devait prendre.

Tito, surpris aussi par l'orage, s'était réfugié sous un auvent. Il était d'autant plus contrarié qu'un travail pressé l'attendait chez lui. A peine la pluie se fut-elle arrêtée, qu'il fit comme les jeunes garçons, au sortir de l'école, quand les rues sont inondées : il ôta ses souliers et ses chaussettes, retroussa son pantalon, et continua bravement sa route. Personne ne l'entendit rentrer ; il suivit l'allée, et monta les quatre marches qui conduisaient dans la salle à manger. La porte de cette pièce communiquant avec la chambre de Cordélia, était entre-baillée. Sa mère et sa grand'mère parlaient sur le ton de la querelle. Il se demanda s'il n'interviendrait pas, pour les calmer ; il fit même deux pas en avant ; mais il s'arrêta tout à coup, comme si la foudre fût tombée à ses pieds. Telli avait le dessus ; les paroles suivantes

accentuées d'une voix contenue mais amère et mordante, arrivèrent, dans toute leur force, aux oreilles de son petit-fils.

— Tes fausses couches ! c'est à moi, à moi, que tu oses parler de tes fausses couches ! appelle donc les choses par leur nom, et dis tes avortements. Alors, nous, les vieilles mères créoles, qui laissions venir tous nos enfants et les nourrissions de notre lait, nous étions, dis-tu, des truies ; et toi et tes pareilles, qui tuez tous les vôtres, vous êtes les vraies femmes. Tu n'as jamais pardonné à Tito d'avoir gâté ta taille en venant au monde. Crois-tu que j'ignore tout ce que tu fis, pour l'en empêcher ? On se souvient de tes visites chez la Tuehomo et chez la Perforari. Mais ces gueuses, alors à leur début, ne possédaient pas encore tous les secrets de leur métier ; ton petit Tito, dans son envie de vivre, déjoua toutes leurs tentatives. Comme tu sus te rattraper ! pendant huit ans, éteindre

une grossesse, dès son premier signe, n'a été pour toi qu'un jeu. Ton mari en est mort de chagrin et de honte.

—Ce n'est pas vrai, répondit Cordélia en criant ; votre fils est mort d'ivrognerie. Est-ce ma faute, à moi, si, dans un accès de folie alcoolique, il s'est jeté au fleuve ?

—Oui, à toi la faute, reprit Telli, à toi dont la froideur, la dureté, le cynisme, le désespéraient ; il te demandait comme une grâce pour lui et pour Tito, de laisser venir cette petite Johnelle, qui, comme son frère, résistait à toutes tes exécrables drogues. Mais il frappait sur un roc ; il mourut à temps pour ne pas voir ton nouveau crime...

Tito entendit le reste, en tremblant de tous ses membres. Sentant que son carton et ses souliers allaient lui échapper, il se baissa instinctivement, et les posa sur le plancher. Il sortit en vacillant ; l'allée ondoyait et tournait sous ses pieds.

Il y avait, au fond de la cour, à côté de la cuisine, un hangar où man Délaïde mettait les copeaux qu'un charpentier du voisinage lui donnait pour allumer son feu. Tito se laissa tomber sur ce monceau de menu bois, comme un blessé à bout de force. Le gonflement de cœur qui l'étouffait, et l'empêchait de reprendre possession de lui-même, ne disparut que lentement ; ce fut à grand'peine qu'il ressaisit ses idées. Enfin, le jour se refit dans son esprit et lui montra sa nouvelle situation dans toute son horreur. Tout un monde moral venait de s'écrouler en lui ; il eut la sensation d'un homme, qui, après un tremblement de terre, se réveille au milieu d'un amoncellement de ruines. Dans la solitude et le silence de ce désastre de l'âme, la première personne qui s'offrit à sa pensée, ce fut Johnelle.

—Johnelle, dit-il, ma petite Johnelle, qui eût été si gentille, et que j'aurais tant

aimée ! Ah ! maman, maman, qu'avez-vous fait. Pourquoi ne l'ai-je pas précédée dans la mort ? au moins nous serions ensemble. Que voulez-vous que je devienne maintenant ? mon père n'est plus, vous m'avez ôté ma sœur, vous avez tué en moi le respect filial, je n'ai plus de mère ; je n'oserai plus regarder Telli, ni mes tantes, ni mes cousins, ni mes cousines, personne enfin ; je suis un réprouvé, il n'y a plus que mépris et honte pour moi.

Sa pensée s'arrêta là, accablée sous un poids trop lourd pour elle ; la stupeur du désespoir la remplaça.

Une plainte qui s'était répétée plusieurs fois, fut enfin perçue par Tito : c'était Noutte qui l'appelait ; ses deux petits appendus à ses mamelles, l'empêchaient d'aller à lui. Elle se sentit si forte, en rencontrant son regard, qu'elle se dégagea par un mouvement violent, et vint se poser sur sa poitrine. Il y avait tant de douceur

et de sympathie dans les yeux de la petite chienne, que Tito en fut attendri ; il la caressa, et lui dit :

—Tu ne tues pas tes petits, toi, Noutte ; si un chat-tigre s'en approchait, tu te précipiterais sur lui ; tu te ferais dévorer, pour leur donner le temps de fuir. Comme Johnelle t'aurait aimée !

Noutte n'avait jamais vu une pareille expression de souffrance sur les traits de Tito ; elle comprit qu'il avait un chagrin extraordinaire ; elle se prit à gémir, puis à lui lécher la main.

Man Délaïde, occupée dans sa cuisine, ne s'était aperçue de rien. L'eau avait eu le temps de s'écouler ; les trottoirs étaient à sec ; Telli était partie.

L'heure du dîner sonna. La vieille domestique fut étonnée, en entrant dans la salle à manger, de voir les souliers, les chaussettes et le carton à dessin de Tito sur le plancher ; elle les ramassa et alla les

porter sur l'escalier conduisant à sa chambre. Le couvert mis, elle revint sur ses pas ; elle aperçut Tito, et allant à lui :

—Ki ciça, mo fi, dit-elle, to malade? *

—Non, man Délaïde, répondit-il ; mo seulman bien lasse.

—Li tan pou dinin, reprit la vieille ; atanne, ma couri cherché to savate.

—Cé pa la peine, dit Tito en se levant.

—Ta trouvé to bitin su lescalié to la chambre.

—Merci, man Délaïde.

Quand le dîner fut servi, man Délaïde poussa le fauteuil de Cordélia dans la salle à manger. Le timbre sonna deux coups ; c'était le signal pour Tito ; mais Tito ne

*—Qu'est-ce donc, mon fils, dit-elle, tu es malade ?

—Non, mère Délaïde, répondit-il ; je suis seulement bien fatigué.

—Il est temps de dîner, reprit la vieille ; attends, je vais chercher tes savates.

—Ce n'est pas la peine, dit Tito en se levant.

—Tu trouveras tes effets sur l'escalier de ta chambre.

—Merci, mère Délaïde.

descendit pas. Le timbre retentit encore, inutilement.

—Il est donc sourd aujourd'hui ? dit Cordélia, en regardant la vieille domestique ; allez le chercher.

Cordélia servit la soupe. Man' Délaïde revint seule, et dit :

—Msié Tito di li pa fain ditou, ditou.*

—Qu'importe, s'écria Cordélia ; qu'il vienne me tenir compagnie.

Cet ordre fut donné sur le ton de la colère ; Cordélia était encore toute frémissante de sa querelle avec Telli ; néanmoins, elle vida son assiette avec appétit.

Tito se laissa persuader par la bonne vieille négresse ; il descendit, mais en habits de ville, et son chapeau à la main, les yeux baissés.

—Faites-moi le plaisir de quitter cet air de séminariste, grommela Cordélia, et asseyez-vous.

* —M. Tito dit qu'il n'a pas faim du tout, du tout.

Tito ne bougea pas.

—Ah ! ça, voulez-vous bien me regarder, cria Cordélia en frappant sur la table avec le manche de son couteau.

Il tremblait et hésitait.

—Avez-vous bientôt fini votre comédie ? demanda Cordélia d'une voix courroucée.

Et, après une pause, elle ajouta d'une voix ironique :

—Ne dirait-on pas qu'il a commis un crime.

A ce mot de crime, Tito recula ; une rougeur intense couvrit son visage ; il jeta un grand cri, et se précipita dans la rue.

Cordélia avait un de ces estomacs heureux que rien ne trouble ; elle haussa les épaules et continua son repas, quitte à réfléchir plus tard sur ce qu'elle appelait la frasque de Tito.

IV.

La soirée parut longue à man Délaïde ; Tito ne rentrait pas : qu'était-il devenu ? Elle allait et venait, fumant pipe sur pipe, secouant la tête, et disant :

—Tou ça pas naturel. *

La pluie de l'après-midi, suivie d'une assez forte brise du nord, avait rafraîchi l'atmosphère. La ville, accablée par une longue succession de jours étouffants et de nuits sans sommeil, goûtait enfin le repos dont elle avait un si grand besoin. A mi-

*—Tont cela n'est pas naturel.

nuit, le chant des moqueurs, le roulement des tramways, le sifflement des bateaux à vapeur, les signaux des policemen, n'étaient plus entendus que d'un petit nombre de personnes.

Man Délaïde s'était endormie sur le seuil de sa porte. Soit qu'elle entendît, dans un rêve, un bruit de pas, soit qu'en effet quelqu'un eût traversé la cour, elle se réveilla ; tout était parfaitement tranquille. Elle s'avança vers l'allée, pour se faire une idée de l'heure en regardant la position des astres. Elle aperçut de la lumière dans la chambre de Tito. Elle poussa un soupir de satisfaction, et gagna son lit où elle reprit son somme en toute confiance.

On dormait aussi chez Mme Roséma, la locataire de Cordélia, de ce profond sommeil qui s'empare de vous après des insomnies répétées. L'intérieur de cette vieille dame se composait d'elle, de ses petites-filles, Dilia et Orphise, et d'une

domestique. Dilia et Orphise étaient jumelles ; leur mère était morte peu de temps après les avoir sevrées ; leur père, en revenant de New York, avait disparu dans un de ces naufrages, qui ne laissent pas même un survivant pour en faire le récit. Mme Roséma, veuve depuis longtemps, déjà très-âgée, se reprit à vivre avec énergie pour élever les orphelines. Elle recommença son ancien métier de sage-femme et de garde-malade. Elle pratiquait aussi la médecine. Trop intelligente pour être présomptueuse, dès qu'elle voyait s'aggraver l'état de la personne confiée à ses soins, elle conseillait à la famille d'appeler un des cinq ou six médecins qu'elle nommait. Les vieux praticiens de la partie française de la ville, la connaissaient si bien qu'en lui adressant la parole, ils disaient avec une familiarité bienveillante : " confrère Roséma." On se serait bien gardé, d'ailleurs, de la traiter légèrement ou avec hauteur ;

elle était loin d'être méchante, mais elle avait une langue vive et acérée qui pouvait faire beaucoup de mal. C'était surtout en temps de fièvre jaune qu'elle triomphait. Elle avait, parmi les bouchers et les laitiers, la réputation d'une femme qui connaissait cette maladie mieux que tous les médecins du monde. Son mari, natif de Bordeaux, qu'elle avait traité pendant la mémorable épidémie de 1853, avait beaucoup contribué à sa popularité : à peine guéri, il allait partout prônant l'habileté de sa femme ; et il était d'autant plus persuasif qu'il en parlait avec une conviction inébranlable.

Vers deux heures et demie du matin, man Délaïde fut réveillée par des coups frappés à la cloison de sa cuisine. Dès qu'elle eut allumé sa lampe, elle s'entendit appeler dans la cour. Mme Roséma, debout sur une table, lui parla par-dessus le mur mitoyen :

—M. Tito est sans doute malade, dit-

elle ; il gémit comme quelqu'un qui souffre ; par moments, il pousse des cris.

Man Délaïde monta aussa rapidement que le permettait le poids des années. Elle trouva Tito assis dans son lit, les yeux flamboyants et hagards. A ses questions il répondit d'une manière incohérente et saccadée. Toute tremblante, elle redescendit, et s'approchant de Mme Roséma qui l'attendait :

—Tan pri, dit-elle, vou vini tousouite ; mo pa connin ça piti-là gagnin, li fé moin peur ; kèk maleur apé rodé par icite. *

Pendant que la vieille négresse allait ouvrir la porte donnant sur la rue, Mme Roséma prenait son inséparable *eau sédative*, et quelques compresses.

Tito gesticulait et parlait avec véhémence. Mme Roséma lui appliqua au front et aux

*—Je vous en prie, dit-elle, venez tout de suite ; je ne sais ce que peut avoir ce garçon, il me fait peur ; quelque malheur rôde par ici.

poignets des linges imbibés du merveilleux liquide, et l'invita avec douceur à poser sa tête sur l'oreiller. Les paroles de la bonne dame produisirent un calme passager, qu'elle attribua naturellement à la célèbre composition de Raspail.

—Vous me reconnaissez, n'est-ce pas, M. Tito ? demanda-t-elle.

—Oh ! oui, répondit-il ; vous êtes une honnête femme, vous, et bien dévouée ; après avoir été une vraie mère pour vos enfants, vous l'êtes pour vos petites-filles. Elles sont si gentilles, Mlles Dilia et Orphise ! Sans indiscretion, quel âge ont-elles au juste ?

—Quinze ans, M. Tito.

—Quinze ans ? précisément l'âge de Johnelle. Elle est bien jolie, elle aussi, ma petite Johnelle, et si aimable, si aimante ! quand vous la connaîtrez, je suis sûr que vous lui serez aussi attachée que si elle était la sœur de Mlles Dilia et Orphise.

Mme Roséma regarda man Délaïde comme pour lui demander l'explication de ce langage. La bonne vieille secoua la tête, et s'adressant à Tito :

—Mo fi, dit-elle, ça tapé di ? to re-pranne to bon sens ; Johnelle mouri dépi lontan, li mouri même avan li té né. *

Tito se remit sur son séant, et, ôtant la compresse de son front, fixa ses yeux comme s'il regardait un objet dans le lointain ; puis les ramenant sur Mme Roséma :

—Il approche, dit-il à voix basse, il arrive ; voyez ces flammes hautes comme des montagnes. Oh ! quel désastre pour l'humanité. La civilisation est perdue. La barbarie a repris le dessus ; elle a allumé, du nord au sud de la terre habitée, un incendie qui dévore tout.

Mme Roséma essaya de parler raison à Tito ; il redevint tranquille en apparence,

* — Mon fils, dit-elle, que dis-tu ? reprends ton bon sens ; Johnelle est morte depuis longtemps, elle est morte même avant de naître.

et, comme il avait l'air d'écouter, elle continua de le rappeler à lui-même. Tito lui fit signe de se taire, et, montrant du doigt deux personnes qu'il voyait entrer, il chuchota :

—Je les en empêcherai !

Mme Roséma commençait à s'inquiéter sérieusement : Tito se ramassait sur lui-même, comme pour s'élancer hors de son lit ; elle étendit les bras pour le retenir. Tout à coup il se mit à crier, à proférer des menaces au milieu desquelles ces mots : " C'est horrible ! Je ne veux pas ! " retentissaient avec plus de force. Épuisé et haletant, il retomba sur son oreiller. Au moment où il perdait connaissance, Mme Roséma, qui se penchait sur lui, l'entendit murmurer :

—Moi, moi, tuez-moi ; grâce pour Johnelle !

Elle lui mouilla la figure, et l'éventa ; man Délaïde lui frottait les mains. . Elles

n'entendaient, ni l'une ni l'autre, le timbre de Cordélia qui sonnait coup sur coup.

Tito reprit ses sens ; mais ce fut pour délirer encore. Man Délaïde le laissa avec Mme Roséma ; elle avait enfin entendu le timbre. Tito divaguait tout doucement, mais ses idées devenaient de plus en plus incohérentes. Mme Roséma ne se souciait pas de prendre la responsabilité de ce cas ; aussi, se sentit-elle soulagée, lorsque man Délaïde vint lui dire que Cordélia voulait qu'on allât chercher le médecin le plus proche.

Cordélia était de ces gens qui sont toujours d'autant plus pressés d'appeler un médecin quelconque, qu'ils ne le paient jamais.

—Il y en a bien un, encoignure Ursulines et Remparts, pensa Mme Roséma ; on le dit habile ; mais, à ce qu'il paraît, c'est un ours, une espèce de misanthrope qui ne bouge pas, la nuit, avant d'être payé.

Après tout, il a bien raison ; nous sommes si souvent trompés dans notre profession.

Elle proposa à man Délaïde d'aller le chercher, habituée qu'elle était à courir la nuit comme le jour, sans la moindre crainte.

—Mai, vou connin, man Délaïde, ajouta-t-elle, gnia pa moyen badinin avec médecin cilala ; avan que moune ki entré ouver yé labouche, fo yé ouver yé portemonnai, é mette di piasse su so latable.*

—Cé bon, répondit la vieille négresse, ma porté vou l'argent-la.

Tito parlait toujours comme un fébricitant qui rêve tout haut.

Man Délaïde alla prendre les dix dollars dans le coffret de ses économies. A son

*—Mais vous savez, mère Délaïde, ajouta-t-elle, il n'y a pas, moyen de plaisanter avec ce médecin-ci ; avant que ceux qui entrent chez lui ouvrent la bouche, il faut qu'ils ouvrent leur porte-monnaie, et mettent dix piastres sur la table.

—C'est bien, répondit la vieille négresse ; je vais vous apporter cette somme.

retour, Mme Roséma lui recommanda de continuer les compresses d'eau sédative. En sortant, elle lui dit :

—Man Délaïde, vou rappelé ça mo di vou : maladi cilala pa comme lé zote ; kichoge caché laddan ka donnin nou tou plin traca, va oir ça.*

—Mo croi vou, répondit man Délaïde en soupirant, vou gagnin l'espérence plice passé moin.

*—Man Délaïde, rappelez-vous ce que je vous dis : cette maladie n'est pas comme les autres ; il y a là quelque chose de caché qui nous donnera beaucoup de tracas, vous verrez.

—Je vous crois, répondit Man Délaïde en soupirant, vous avez plus d'expérience que moi.

V.

Au fond Mme Roséma n'était pas fâchée d'entrer en rapports avec le Dr. Plana ; tel était le nom du médecin chez qui elle allait. Il piquait sa curiosité. Elle savait qu'il n'avait de relations d'amitié avec personne, pas même avec ses confrères ; qu'il ne sortait que pour voir ses malades, et que l'opéra était le seul lieu public où on le rencontrât. Il occupait une maison basse en brique, bien connue des plus vieilles gens du quartier, et dont le propriétaire primitif appartenait à la famille Abat.

C'est une des plus anciennes constructions de la ville ; mais réparée tout récemment, arrangée et peinte au goût du Dr. Plana, elle avait la mine engageante d'une maison neuve. A côté du bureau de consultations, et donnant aussi sur la rue des Remparts, était une boutique d'horloger où les passants voyaient toujours à l'ouvrage un jeune homme imberbe, dont l'origine aztèque se reconnaissait au premier coup d'œil. C'était lui, qui, lorsque le Dr. Plana était dehors, recevait ses clients et inscrivait les visites à faire ; il lui servait d'aide dans ses opérations chirurgicales. Il était, cela se comprenait tout d'abord, le compagnon plutôt que le domestique du docteur. Ce fut lui qui vint ouvrir à Mme Roséma. Il la reçut avec cette galanterie espagnole à laquelle les femmes sont toujours sensibles, même dans un âge avancé. Mais elle ne perdit pas, pour cela, le fil de ses idées : avant de proférer un mot, elle posa sur la table en

laque, placée au centre du salon, deux pièces d'or, chacune de cinq piastres.

Les visites de nuit sont toujours pressantes ; le Dr. Plana ne se fit pas attendre.

— Expliquez le cas en quelques mots, dit-il après avoir salué Mme Roséma.

Il écouta la bonne dame avec l'attention d'un véritable inquisiteur, dardant parfois sur elle un regard si pénétrant qu'elle en éprouvait un petit frisson.

— Cet homme a du magnétisme, pensait-elle ; avec son œil noir qui vous perce comme une épée, il entre jusqu'au fond de votre âme.

Il se leva, prit une petite boîte dans une armoire, et fit signe qu'il était prêt.

Ils partirent.

A un demi ilet de la maison de Cordélia, on entendait des cris ; Tito, dans un nouvel accès d'agitation, voulait sortir malgré man Délaïde qui commençait à n'avoir plus assez de force pour lui résister. Le Dr.

Plana entra à temps. Tito parut surpris de sa présence, et lui dit d'un ton impérieux :

—Que me voulez-vous?

—Où avez-vous mal? demanda le médecin.

Tito étendit les bras, releva la tête et répondit trois fois sur le ton de l'exaltation :

—Nulle part!

Et il braqua sur l'inconnu un regard de défi. Mais il rencontra des yeux d'une fixité et d'un éclat qui lui firent baisser les siens; il retomba sur l'oreiller. Ses paupières se rouvrirent, sous l'influence d'une sensation qu'il n'avait jamais connue: un mouchoir arrangé en cornet et imbibé de chloroforme, versait dans ses narines cette vapeur bienfaisante qui donne un sommeil si semblable au repos de la mort. L'organisation de Tito était, heureusement, une de celles que le précieux anesthésique domine immédiatement; il s'endormit sans la

moindre résistance, comme un petit enfant à l'heure de son coucher. Une tranquillité de cloître succéda aux clameurs qui avaient rempli la chambre. Man Délaïde se sentit le cœur si soulagé, qu'elle en soupira de satisfaction. Au milieu de ce profond silence, elle entendit le timbre de Cordélia, et redescendit.

Chemin faisant, Mme Roséma avait parlé au Dr. Plana de Dilia et d'Orphise, qui sans doute, disait-elle, se mouraient d'inquiétude. Il s'en souvint, et lui dit :

—Allez rassurer vos petites ; revenez dans une dizaine de minutes, je vous laisserai mes instructions.

Tito respirait lentement, mais régulièrement. Il se prit à rêver et à parler. Le médecin s'empara du cours de ses idées, pour leur faire prendre la direction qui pouvait éclairer son diagnostic.

—Johnelle, vous avez bien dit Johnelle, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

—Oui, Johnelle, ma sœur chérie, répondit Tito.

—Quand est-elle morte ?

—Il y a quinze ans, au moment de naître.

—Savez-vous quelle fut la cause de sa mort ? allons, ayez confiance en moi ; je suis votre ami, on dit tout à un ami comme moi.

—Oh ! je sais tout maintenant.

—Depuis quand ?

—Depuis hier.

—Que savez-vous ?

—Je sais—oh ! quel exécration crime—tuer ma petite Johnelle !

—Qui a commis cet acte abominable ?

—Ils étaient deux : la Perforari— vous savez, la célèbre avorteuse—et un médecin.

—Un médecin !

—Oui.

—Son nom ?

—Je vous le dirai tout bas, tout bas.

Le Dr. Plana approcha son oreille de la bouche du malade, et dit :

—Parlez, j'écoute....

—Avez-vous entendu? demanda Tito.

—Oui, répondit le Docteur.

—Le connaissez-vous ?

—Oui, je le connais, le misérable!...

Ainsi, vous regrettez toujours Johnelle ?

—Je la regretterai toute ma vie. Depuis quinze ans, je vis de son souvenir ; je la vois dans mon sommeil ; je la vois dans mes pensées, quand je me promène seul. Je l'ai si bien vue tantôt, quand je suis sorti après la terrible scène.

—Quelle scène ?

—Eh bien ! la scène entre Telli et ma mère.

—Qui est Telli ?

—La mère de mon père. Voilà une sainte femme !

—Vous étiez présent à cette scène ?

—Non, j'ai tout entendu, bien sans le vouloir, je vous assure.

—Qu'avez-vous entendu ?

—Donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'en parlerez à personne.

—Je vous la donne.

—Telli lui a reproché d'avoir tout fait pour m'empêcher de naître, et d'avoir réussi quand ce fut le tour de Johnelle.

—Et votre mère ne s'en est pas défendue ?

—Elle a seulement répondu qu'elle n'avait pas voulu avoir d'enfants, parceque mon père ne gagnait pas assez d'argent pour les élever. Mais Telli aurait adopté Johnelle ; moi, j'aurais travaillé pour elle. Ils furent sans pitié ; on assassina ma petite sœur, en lui perçant le crâne avec un stylet.

—Ne parlez plus, j'entends quelqu'un.

C'était Mme Roséma qui revenait. Le Dr. Plana était aussi impassible qu'au commencement de la visite. Il fit dissoudre une pilule dans un verre d'eau, et dit :

—Il est possible qu'il dorme plusieurs

heures de suite. S'il se réveille avant le jour donnez-lui une cuillerée à bouche de ceci toutes les dix minutes, jusqu'à ce qu'il s'assoupisse de nouveau. En tout cas, qu'on le laisse reposer tranquillement.

—Docteur, ne croyez-vous pas qu'une petite compresse d'eau sédative sur le front fasse bien?

—Oui, Madame, pourvu que vous ne dérangiez pas son sommeil.

— Oh ! soyez tranquille, j'irai avec précaution.

Man Délaïde rentra au moment où le médecin se retirait. Mme Roséma le conduisit jusque sur la banquette.

—Docteur, dit-elle, continuez de voir ce jeune homme ; c'est un garçon laborieux et honnête ; il a de l'argent en banque ; votre savoir et votre peine auront la rétribution qui leur est due.

—Je reviendrai à dix heures précises, répondit le médecin ; soyez là, j'y tiens.

A cette invitation Mme Roséma répondit par la plus gracieuse révérence qu'elle eût jamais faite. “ Misanthrope? pensa-t-elle ; c'est possible ; mais, à coup sûr, il n'est ni pédant ni intolérant comme certains Messieurs de la profession.”

Le Dr. Plana, rentré chez lui, releva la mèche de la lampe qui l'attendait, et prit dans son armoire un registre fermant à clé comme les missels d'autrefois.

—Cas intéressant, et qui peut nous mener loin, dit-il ; prenons-en note.

VI.

Chez Cordélia, le reste de la nuit s'écoula paisiblement. Tito se réveilla vers cinq heures; Mme Roséma lui fit prendre une assiettée de soupe et un verre de vin. A peine eut-il murmuré un remerciement, qu'il se rendormit; alors, elle alla chez elle prendre un peu de repos.

A l'heure dite, le Dr. Plana était de retour. Mme Roséma, qui l'avait précédé de quelques minutes, le reçut et monta avec lui.

Il trouva Tito accoudé au bord de son

lit, la physionomie calme, même satisfaite, les yeux en l'air et nøyés de rêverie. Une dame âgée, aux dehors aristocratiques, l'éventait doucement. Se présentant elle-même :

—La grand'mère du malade, Docteur, dit-elle.

—Mme Metelli ?

—Oui, Docteur.

Il salua avec le désir manifeste d'exprimer le plus grand respect. Puis, s'approchant de Mme Roséma, il lui demanda quelques renseignements. Après quoi, il dit à Tito.

—Mon ami, pardonnez-moi d'interrompre le cours de vos pensées : comment êtes-vous ce matin ?

Tito promena ses regards autour de lui pour se reconnaître, comme fait quelqu'un qui rentre dans son logis après une longue absence.

—Mon fils, dit Telli, réponds au médecin qui est venu te voir cette nuit.

—Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ? dit le docteur.

—Non, répondit Tito, mais le son de votre voix ne m'est pas étranger.

—Vous souvenez-vous, M. Tito, d'avoir eu un entretien avec moi ?

—Non, Docteur, pas du tout.

—C'est bien. Du repos, voilà tout ce dont vous avez besoin, pour le moment.

Le docteur, suivi de Telli, passa dans l'autre pièce.

—Vraie chambre d'artiste, remarquait-il : des dessins, des peintures, un piano, des portraits d'écrivains et de compositeurs célèbres, une bibliothèque choisie. Tout ici respire le recueillement et l'étude, chose rare dans une ville de commerce comme la Nouvelle-Orléans.

—C'est qu'en effet mon petit-fils n'est pas comme la plupart des jeunes gens de son âge, dit Telli ; il aime son intérieur, il s'occupe toujours. En été, sa seule dis-

traction au dehors est une promenade après son dîner ; en hiver, il passe deux ou trois soirées, par semaine, à l'Opéra.

Le médecin s'approcha d'une série de petits tableaux, qui lui parurent autant de portraits : en tout, il y en avait quatorze ; seulement, le premier représentait un enfant mort, exposé ; le second, une petite fille d'un an ; le troisième, la même petite fille à deux ans ; le quatrième, encore la même à trois ans ; ainsi de suite, jusqu'au quatorzième : ici la fillette, toujours avec les mêmes traits, devenait une jeune fille. Le médecin la contempla avec amour :

—Quelle ravissante figure ! dit-il à demi-voix, comme se parlant à lui-même ; quelle suave expression d'innocence et de bonté ! je n'ai jamais rien vu de plus candide, de plus pur.

Il se tourna du côté de Telli, comme pour l'interroger.

—C'est Johnelle, Docteur, dit-elle avec tristesse.

Et se reprenant, elle ajouta :

—Je veux dire la sœur de Tito. Dès qu'il a su peindre, il en a fait le portrait, de mémoire, année par année. Elle est morte en naissant. Il avait douze ans, lorsqu'il la peignit telle que vous la voyez dans le premier cadre. La ressemblance est frappante ; tous les accessoires sont d'une exactitude rigoureuse. J'en parle savamment ; car, c'est moi qui habillai et exposai le bébé mort.

—Madame, ce que vous dites là, m'intéresse au plus haut degré, dit le Dr. Plana ; ces renseignements ont pour moi, médecin, une importance considérable.

—Dans ce dernier portrait, reprit Telli, Johnelle vient d'accomplir sa quatorzième année. Tito se disposait, il me l'a dit il y a quelques jours, à la peindre telle qu'il la voit maintenant, c'est-à-dire à quinze ans. Il ne s'est jamais consolé de l'avoir perdue ; il n'avait pourtant que huit ans,

lorsque son espoir d'avoir une sœur fut déçu.

—Que cela ne vous étonne pas, Madame ; il y a des enfants qui sentent bien vivement ; un simple souvenir, ou un regret, les accompagne à mesure qu'ils avancent dans la vie, et ne les quitte jamais. J'ai vu des hommes dont la dernière pensée, aux approches de la mort, rappelait une impression de leur enfance.

—Docteur, que pensez-vous de l'état de mon petit-fils ? Rien de grave, n'est-ce pas ?

—Il est possible, Madame, que les traces de l'orage se dissipent entièrement ; je l'espère, sans trop me hâter d'y croire. Ce jeune homme nourrit, depuis longtemps, une idée fixe d'un caractère attristant. La prudence commande de l'y soustraire, et de mettre un terme à ses promenades solitaires.

—Docteur, c'est précisément ma manière

de penser. Mon petit-fils se propose de faire un voyage en Europe ; je voudrais qu'il fût déjà parti. Cette maison, je dois vous le dire,—car, il importe que le médecin sache tout—n'est pas gaie pour lui. Sa mère, naturellement irascible, est une vraie furie depuis qu'une paralysie des jambes la condamne à vivre dans un fauteuil. A sa piété filiale elle répond par une dureté qui le désole ; il ne se passe pas un jour, sans que ses vociférations de mégère le fassent fuir. Pour retrouver la paix, qu'il aime par-dessus tout, il s'enferme dans cette chambre, ou sort. Docteur, que pensez-vous de ce projet de voyage ?

—Je l'approuve, Madame : dès que les derniers vestiges de cette crise auront disparu, croyez-moi, faites partir M. Tito ; et, si vous le pouvez, trouvez-lui un compagnon, quelqu'un de confiance dont la conversation l'empêche de revenir à son idée fixe.

—Quand pensez-vous que Tito puisse partir ?

—Dans une semaine, peut-être.

—Ah ! Docteur, votre *peut-être* me paraît de mauvais augure.

—Madame, vous avez votre médecin de famille ; confiez-lui votre petit-fils.

—Non, Docteur ; seulement, si vous voulez bien, nous l'appellerons en consultation.

—Son nom, s'il vous plaît, Madame.

—Le Dr. Ambert.

—Très-bien, Madame. Faites-moi savoir, dans la journée, je vous prie, s'il peut se trouver ici ce soir, à huit heures.

Après quelques secondes de réflexion, le médecin ajouta :

—Il me paraît convenable que la mère du jeune-malade soit prévenue ; veuillez me présenter à elle.

—Nous ne nous parlons plus, Docteur ; Mme Roséma me remplacera.

A la vue de Cordélia, le Dr. Plana éprouva une violente répulsion ; mais, habitué de longue date à se maîtriser, il demeura impassible. Elle l'interrompit au milieu de son explication : — Puisque ma belle-mère, dit-elle, croit aussi que ce voyage est nécessaire, eh bien ! qu'elle en fasse les frais ; moi, je ne suis pas assez riche pour cela. Docteur, je veux vous consulter pour moi-même ; les médecins de cette misérable ville, avec tout leur prétendu savoir, n'ont jamais fait aucun bien à mes jambes.

—Excusez-moi, Madame, répondit le praticien ; je ne m'occupe pas de maladies chroniques.

Il salua, et sortit.

VII.

Dès le petit jour, Noutte était montée dans la chambre de Tito, et n'en était plus sortie. Elle avait passé la nuit à chercher ses petits, en gémissant. La veille au soir, pendant l'absence de Tito, man Délaïde les avait trouvés étendus sans vie sur la galerie de derrière. Elle avait entendu Cordélia tempêter contre eux, parcequ'ils s'étaient permis d'entrer dans la salle à manger ; comme sa-maîtresse avait toujours de la mort-aux-rats sous la main, elle la soupçonna de leur en avoir donné. N'en

étant pas sûre, elle se tut, et, sans que Noutte la vît, elle enterra ses petits dans une plate bande de l'allée.

Tout fiévreux qu'était Tito, il remarqua vers trois heures de l'après-midi, le long séjour de Noutte dans sa chambre.

—Noutte, dit-il, c'est bien de rester près de moi ; mais tes petits ? il ne faut pas les oublier. Qu'as-tu donc à me regarder d'un air si triste ?

Man Délaïde répondit pour elle.

—So piti mourî ; mo enterré yé en ba gro rosié là to planté dépi troi zan ; li cherché yé tou la nouite ; li pa oulé mangé, à force li gagnin chagrin.*

Noutte, comprenant que l'on parlait de ses petits, se mit de nouveau à fureter dans tous les coins et à se plaindre. Tito la prit sur son lit, la consola par des caresses et de

*—Ses petits sont morts ; je les ai enterrés sous le gros rosier que tu as planté il y a trois ans ; elle les a cherchés toute la nuit ; elle ne veut pas manger, tant elle a de chagrin.

douces paroles. Graduellement sa voix s'éteignit; l'idée de la mort couvrit son front d'un nuage; il s'absorba dans une sombre rêverie; Johnelle lui apparut en esprit, et il se mit à causer avec elle.

Au soleil couchant, Tito n'avait plus de fièvre; il dit à Mme Roséma que, sauf un peu de faiblesse, il se sentait comme à l'ordinaire; mais le lit lui causait une fatigue douloureuse; il voulut se lever, et s'asseoir sur le balcon de devant. Il exigea de Mme Roséma qu'elle allât dîner tranquillement avec ses petites-filles.

—Noutte me tiendra compagnie, dit-il, jusqu'à ce que Telli revienne.

Mme Roséma ne vit pas d'inconvénient à contenter Tito.

—En tout cas, dit-elle, si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à frapper à la cloison du balcon.

Le soleil se couchait dans toute sa magnificence. Le ciel, à l'occident, représentait

un océan de lumière, dans lequel flottait un archipel de nuages d'or, d'émeraude, de pourpre, d'opale, les uns arrondis et festonnés, les autres allongés et effilés ; d'autres, plus petits, semés dans les profondeurs argentines d'une perspective sans fin, comme des fleurs dans une prairie s'étendant à perte de vue.

Tito admira ce splendide spectacle en peintre et en poète. Il était perdu dans sa contemplation, lorsqu'il fut rappelé à lui-même par des voix d'un timbre cristallin : c'étaient les petites-filles de Mme Roséma, qui, tout heureuses d'apprendre qu'il était bien, lui souhaitaient le bonsoir en se penchant en dehors du balcon. Cés deux charmantes têtes entrèrent dans le tableau qu'il avait devant lui, comme pour compléter le paysage en y mettant la vie. Quand elles se retirèrent, il soupira en pensant à Johnnelle.

Telli avait été parler elle-même au Dr.

Ambert, son ami d'enfance. Lorsqu'elle se fut expliquée, il lui dit :

—Vous avez eu raison de garder ce médecin, puisque ses deux visites vous ont satisfaite. Je n'ai aucune objection à le rencontrer en consultation. Il ne m'est pas connu personnellement ; mais j'en ai entendu dire beaucoup de bien comme praticien, par quelqu'un qui s'est trouvé à Mexico en même temps que lui. C'est là, paraît-il, qu'il a commencé l'exercice de sa profession. Vous savez que, sans jamais aller dans le monde, ne sortant que pour voir mes malades, j'ai la prétention d'être l'homme le mieux renseigné de toute la ville.

—Oui, je le sais, répondit Telli ; vous lisez votre journal depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Quand les gens parlent en votre présence, vous ne perdez pas un mot. Votre mémoire est de celles qui n'oublient rien. Je vois que vous en

savez long sur ce docteur Plana. Allons, ne faites pas le cachottier avec moi, votre plus ancienne amie.

—Comme homme, reprit le Dr. Am- bert, on le dit passablement original. Il ne reste jamais plus de deux ans dans le même endroit. La géologie est sa passion favorite ; il a entrepris de faire le tour de la terre en l'étudiant. N'ayant jamais été riche, et ayant su de bonne heure que partout l'ouvrier se tire d'affaire plus promptement que l'homme de profession, il apprit l'horlogerie en même temps que la médecine. Dès qu'il arrive dans une ville, il ouvre son bureau de consultations et à côté sa boutique d'horloger. Dans celle-ci se tient un apprenti pour recevoir les pendules et montres à réparer. Le docteur attend les consultants dans son office, tout en travaillant à ses chronomètres derrière un rideau vert. Dès qu'il gagne assez d'argent pour vivre conforta-

blement, il consent à voir des malades en ville, se réservant trois heures, chaque jour, pour explorer les terrains d'alentour.

—Savez-vous, mon cher, que ce n'est pas déjà si maladroit.

—Non, certes ; il a résolu le problème le plus difficile de la vie :—satisfaire sa passion dominante sans être riche. On ne lui a jamais connu de famille ; il a même eu, à ce sujet, une fâcheuse affaire à Mexico. Vous savez qu'au Mexique tout le monde joue : un soir, la chance le favorisa avec tant de constance, que son adversaire, jeune médecin de l'Ecole de Paris comme lui, se laissa emporter par son dépit, au point de lui dire :—Je m'engage à vous donner le double de ce que j'ai perdu, si vous voulez m'enseigner votre *truc*. Cela voulait dire : Vous avez triché. Le Dr. Plana, qui déjà remettait ses gants, en jeta un au visage de son confrère. Celui-ci, fou de colère, voulut se précipiter sur lui ;

mais les assistants l'en empêchèrent. Alors sa rage n'eut plus de bornes ; il appela son ennemi fils d'archevêque et de marquise adultère.

Le lendemain matin, quel ne fut pas l'étonnement de Chatillon—ainsi se nommait l'autre médecin—en voyant se présenter chez lui l'homme avec lequel il devait se battre dans l'après-midi.—Moi-même, lui dit Plana ; rassurez-vous, ma visite n'a rien à faire avec notre rencontre de ce soir. Pensez-y donc ! vous m'avez adressé deux insultes ; l'une met ma probité en doute, l'autre flétrit ma naissance : après de pareilles offenses, pas d'arrangement possible. Quant à la première, je sais à quoi m'en tenir ; c'est une infâme calomnie. Mais la seconde, sur quoi la basez-vous ? êtes-vous en mesure de la justifier par des preuves ?

—Oui, Monsieur, répondit Chatillon.

—En ce cas, reprit Plana, je vous mets

en demeure de le faire ; sinon, je vous tiens pour deux fois calomniateur.

—Vous serez satisfait, répliqua Chatillon ; mon oncle, à Paris, est le notaire des personnages à qui vous devez d'être au monde. Mon frère, premier clerc de l'étude, est initié à tous les secrets qui vous concernent. J'ai de lui une lettre en réponse à plusieurs questions faites par moi sur vous.

—Je sais que vous êtes jaloux de moi, interrompit Plana ; mais cette lettre ?

—Voulez-vous la lire ? demanda Chatillon.

—Certainement, répondit Plana.

La lettre lue, il se recueillit un instant, puis il dit :—Votre frère a commis une trahison ; et vous, Monsieur, vous en profitez pour me perdre. Répondez-moi franchement : avez vous montré cette lettre à quelqu'un d'ici ?

—Non, monsieur.

—C'est bien, continua Plana ; maintenant, je vous fais une proposition. J'ordonne, si je succombe, que tout l'or que je vous ai gagné vous soit rendu. De votre côté, mettez cette lettre dans une enveloppe cachetée, et recommandez qu'elle soit brûlée en ma présence, si le sort se prononce contre vous.

—Soit, répondit Chatillon.

—Je remettrai mon engagement écrit à vos témoins, au moment du combat, dit Plana.

—Le mien sera remis aux vôtres en même temps, répondit Chatillon.

A cinq heures vingt minutes, Chatillon tombait frappé d'une balle, qui, entrée dans la tempe droite, était sortie du côté opposé, et la lettre de son frère était détruite en présence de tous les témoins.

En moins d'une semaine, le Dr. Plana partait.

—Voilà, chère amie, dit le Dr. Ambert

en terminant, tout ce que je sais de ce médecin. Et vous, Telli, comment vous-a-t-il paru de près?

—Très-réservé, même froid, répondit Telli, mais d'une politesse parfaite.

—Alors, à ce soir, à huit heures.

—Oui, à huit heures précises.

Si le Dr. Ambert avait connu la suite de l'affaire qu'il venait de raconter, il eût ajouté qu'immédiatement après le duel, le Dr. Plana écrivit à l'archevêque de T.

Le hasard a de singuliers caprices; parfois il tient secrètes les choses les plus futiles; dans d'autres cas, il déjoue les précautions les mieux prises pour taire un fait grave. Le Dr. Plana était bien loin de pressentir que sa lettre viendrait à la connaissance d'un tiers, et de bouche en bouche jusqu'à la personne qui raconte l'histoire de Tito Metelli. Comme elle lui fait plutôt honneur, il n'y a pas le moindre inconvénient à la donner, en

supprimant le nom du destinataire et celui d'une femme.

MEXICO, 30 Octobre, 18..

A Monseigneur l'Archevêque de T.

Très-cher et très-vénéré Monseigneur.

Je vous dois la plus grande reconnaissance, à vous et à Madame la Marquise de C. ; je le sais seulement d'aujourd'hui : vous voyez que je ne perds pas de temps, pour vous exprimer mes sentiments ; en cela, j'obéis autant à mon cœur qu'à ma raison.

Lorsqu'il vous eût été si facile, dans la haute position que vous occupez l'un et l'autre, de faire disparaître un enfant qui pouvait vous gêner, vous l'avez laissé vivre ; vous en avez fait un homme, un médecin. C'est très-bien, Monseigneur ; merci et honneur à vous deux, qui, pour cacher une faute, n'avez pas, comme tant d'autres, sacrifié un petit être sans défense.

J'ai un vague souvenir d'avoir passé mes premières années dans une des Petites Antilles. Je revois, comme dans un rêve, une bonne mulâtresse qui prenait soin de moi. Elle m'accompagna sur un navire, et à Nantes, je crois, elle se sépara de moi. Si elle vit encore, exprimez-lui, je vous prie, ma tendre gratitude.

Pendant huit ans que je restai au collège St. Louis, à Paris, mon trimestre était payé avec la plus grande exactitude, sans que jamais personne ait su d'où venaient les fonds. Chaque année, aux approches des vacances, un curé de campagne quelconque m'offrait l'hospitalité de son presbytère. Quel bon temps j'ai ainsi passé en Bourgogne, dans les Pyrénées, en Auvergne, dans les Alpes. Ces jours de liberté et de salubre vagabondage, sont les plus heureux de ma vie. C'est à vous que je les dois ; merci, merci mille fois.

A ma sortie du collège, les MM. Hottinger me firent savoir qu'un crédit m'était ouvert sur leur maison, pendant tout le temps de mes études médicales. Au mois

d'août, ils me donnaient un supplément pour voyager. Grâce à vous, Monseigneur, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, la Turquie et l'Égypte m'ont laissé une mine de souvenirs, que je n'échangerais pas pour les trésors d'un roi.

Le jour où je passai ma thèse, le doyen me prit à part et me dit : — Une belle position vous attend à Mexico ; vous succédez à un confrère, qui, en moins de quinze ans, a fait une fortune.

Monseigneur, la main bienfaisante qui m'a conduit jusqu'ici, c'est la vôtre ; laissez-moi la presser, en esprit, contre ce cœur rempli d'amour pour vous et Mme la Marquise. Désormais, je suis mon propre guide ; à la suite d'un événement fatal, je quitte Mexico, encore incertain de ce que je ferai. Mais, je dois, sans le moindre retard, vous informer de la cause de ce changement subit. Le premier clerc de votre notaire, violant, dans une lettre, le secret de vos papiers, a révélé les circonstances de ma naissance à son frère, jeune médecin exerçant ici, comme vous

le savez, peut-être. Ce confrère, envieux, intéressé, méchant, après m'avoir insulté à une table de jeu, a eu la bassesse de me reprocher mon origine. Il lui en a coûté la vie. Rassurez-vous, Monseigneur, ni vous ni Mme la Marquise n'avez été nommés ; et conformément aux conditions du duel, la lettre du traître a été brûlée.

Maintenant, une prière, et j'ai fini. Pour votre tranquillité, pour celle de Mme la Marquise, pour la mienne, de grâce anéantissez, dans vos papiers, tout ce qui me concerne. Je vous reste dévoué de toute mon âme. Dans ce siècle où la presse et la vapeur ont multiplié à l'infini les moyens de communication, on trouve toujours la personne que l'on cherche, surtout si c'est un médecin. Si jamais vous avez besoin de moi, faites-le moi savoir ; je suis à vos ordres, et ce sera pour moi un immense bonheur que de vous prouver combien vous aime et vous respecte, vous et Mme la Marquise, le reconnaissant

DR. PLANA.

VIII.

Telli devança l'heure de la consultation. Tito venait d'achever sa toilette, lorsqu'elle entra; elle fut enchantée de le trouver dans son fauteuil, le visage reposé et frais; ses yeux seulement conservaient un peu de langueur. Il lui raconta que Mme Roséma, par l'ordre du médecin, lui avait fait prendre quelques aliments légers et boire un peu de vieux vin.

—Je vous assure, grand' maman, ajouta-t-il, que je me sens tout-à-fait bien; il ne me semble pas que j'aie été malade.

Elle l'en félicita ; rien ne pouvait la rendre plus heureuse, que de l'entendre parler ainsi. Elle lui annonça la visite du Dr. Ambert plutôt comme celle d'un ami que d'un médecin.

Le Dr. Plana arriva le premier. Après quelques paroles échangées avec Tito, il repassa dans la première pièce, où, à huit heures précises, entra son confrère.

Le Dr. Ambert avait blanchi dans la pratique de son art, depuis longtemps ; le Dr. Plana paraissait avoir au plus quarante-cinq ans. Ils se serrèrent la main, et abordèrent immédiatement la question. Le Dr. Plana, dans un langage concis et clair, exposa la situation, et, sans trahir la révélation faite par Tito dans le sommeil chloroformique, il ajouta qu'il soupçonnait chez le jeune malade l'existence d'un grand chagrin : c'était précisément sur quoi il basait un pronostic dans lequel il y avait plus de crainte que d'espérance.

La porte s'ouvrit. Telli, confiante et voyant l'avenir en beau, alla au-devant des médecins et dit :

—Il est bien, si bien que vous allez me railler d'avoir voulu une consultation.

En effet, Tito se leva pour saluer ces Messieurs, comme il eût fait en recevant une visite au salon. A toutes les questions posées il répondit avec lucidité, sans manifester la moindre impatience. Le Dr. Ambert ne remarqua d'anormal chez lui, qu'une tendance à s'absorber dans un silence pensif. Il lui parla de son voyage en Europe et s'étendit sur l'utilité, pour un jeune homme comme lui, de visiter des pays où l'art et la science remplissent un rôle si important. Ici, Telli intervint ; elle parla des mesures prises par elle, pour que son petit-fils partît dans le plus bref délai possible. Tito la remercia avec effusion.

—Quoique je me sente bien, ajouta-t-il,

j'aurais de la peine, ce me semble, à reprendre mon travail; depuis quelque temps, je l'avoue, la Nouvelle-Orléans me paraît d'une monotonie désespérante.

Il y eut un moment où personne ne parlait: Tito se livrait au cours de sa pensée, comme s'il eût été seul; on le regardait et on se regardait. Reprenant conscience de lui-même, comme quelqu'un qui sort d'un rêve, il dit à Mme Roséma:

—C'est l'heure où ces demoiselles font de la musique: d'où vient qu'on ne les entende pas?

—Elles craindraient de vous déranger, répondit Mme Roséma.

—Au contraire, reprit Tito; je vous en prie, dites-leur de jouer leur berceuse d'avant-hier soir; je suis sûr que ces messieurs et grand'mère les écouteront avec plaisir; elles jouent si bien!

Les médecins n'y faisant point d'objection, Mme Roséma s'avança sur le balcon,

et appela les jumelles. Celles-ci, charmées de pouvoir être agréables à leur jeune voisin, rentrèrent en courant ; Dilia s'assit au piano, Orphise prit son violon. Des sons doux et caressants comme le chant d'une mère qui endort son enfant, se répandirent dans l'air tranquille.

Tito était assis, le visage tourné du côté de la porte à coulisse séparant les deux pièces. Un seul bec de gaz était allumé dans la chambre à coucher ; l'éclat de la flamme, affaibli par la distance, se transformait en clair-obscur dans l'autre pièce.

Le Dr. Plana fit signe à son confrère de regarder la figure de Tito ; elle avait l'expression de l'extase. L'extase proprement dite est un état pathologique du cerveau. Le Dr. Ambert remarqua le symptôme, et fit un geste d'assentiment.

La berceuse, touchant à sa fin, s'éteignait graduellement dans un long murmure. A peine les derniers sons se furent-ils éva-

nous dans l'espace, que Tito se leva, ouvrant de grands yeux, les bras étendus, le corps penché vers la porte : une jeune fille, vêtue de mousseline blanche, la tête couronnée de fleurs d'oranger, la taille se dessinant dans une ceinture bleue, était debout sur le seuil, les yeux dirigés sur les siens. C'était Johnelle.

— C'est toi, chère sœur, dit-il ; que tu es bonne d'être venue ! jusqu'à présent je t'avais vue seulement en pensée et dans mes rêves ; maintenant, je te vois en réalité. Parle, Johnelle, je veux entendre ta vraie voix.

Lui seul voyait Johnelle ; lui seul entendit sa voix ; elle était du timbre le plus suave.

— Oui, mon frère, répondit-elle, je parlerai, pour que tu saches combien tu m'es cher ; je viens te consoler. Supporte la vie terrestre avec courage ; un jour, nous serons réunis dans la béatitude d'une autre existence.

—En attendant, que fais-tu ? demanda Tito ; quel pays est le tien ? es-tu heureuse ?

—O mon frère, nous n'avons pas de patrie, mes compagnons et moi ; nous voyageons sans cesse dans les zones interplanétaires, comme des multitudes de petits oiseaux dont les ailes ne se reposent jamais. Elles sont nombreuses—oh ! bien nombreuses—les innocentes créatures mortes en naissant, ou avant de naître. C'est par groupes de myriades qu'elles tourbillonnent dans l'immensité. Si elles n'étaient transparentes comme la vapeur de la rosée, elles intercepteraient les rayons du soleil ; il n'y aurait plus de lumière ni de chaleur sur la terre, tout y périrait. J'appartiens à l'un des groupes innombrables qui circulent entre Saturne et Uranus ; des multitudes nouvelles s'ajoutent sans intermission aux nôtres, tant l'infanticide se multiplie sur votre misérable globe. Quand, dans la suite des siècles,

ce crime aura rempli de ses victimes le vaste cercle compris entre Uranus et Neptune, alors la mesure sera comble ; la vie ici-bas aura fini, et avec elle le massacre des innocents. Adieu, mon frère, je vais rejoindre mes compagnons.

—Johnelle, ma sœur bien-aimée, laisse-moi te serrer contre mon cœur.

—Mon frère, un empêchement invincible s'y oppose, la mort nous sépare.

—Johnelle, Johnelle, promets-moi de revenir.

—Oui, je reviendrai.

L'ombre ne disparut pas tout d'un coup ; d'abord, elle se rapetissa jusqu'aux proportions d'un enfant naissant : alors, Johnelle redevint telle qu'elle était le jour où man Délaïde la montra à son frère, exposée au salon ; puis, elle s'éloigna comme une luciole dans l'obscurité. Tito retomba évanoui dans son fauteuil. On eut quelque peine à lui faire reprendre

connaissance. A toutes les questions qu'on lui fit, il répondit invariablement par ce seul mot : "Dormir." Etendu sur son lit, il ferma ses paupières ; en quelques minutes il était plongé dans un profond sommeil. Telli, le cœur gros, s'approcha des médecins. Le Dr. Plana s'inclina respectueusement devant son confrère, l'invitant ainsi à prendre la parole.

—Ma chère amie, dit le Dr. Ambert, sans vouloir vous alarmer, nous devons vous déclarer que le cas est grave. Il y a là une double aberration des sens : hallucination de la vue, hallucination de l'ouïe. Mon respectable confrère, avec une sagacité qui lui fait honneur, avait prévu ce qui arrive. Le danger qui nous menace est la folie. Mais, ayons bon espoir ; Tito a toujours été extraordinairement impressionnable ; mais, en même temps, il est doué d'une haute raison qui doit nous rassurer. Que M. le Dr. Plana continue

de lui donner ses soins. Si, dans quelques jours, il juge Tito en état de partir, ne perdez pas un instant.

IX:

Tito passa la nuit tranquillement; le bienfaisant sommeil de la jeunesse avait rétabli chez lui cette harmonie du corps et de l'esprit qui constitue la santé. Le Dr. Plana prescrivit simplement deux douches d'eau froide chaque jour. Il revint dans la soirée, anxieux de voir si les phénomènes de la veille se répétaient. Les choses se passèrent paisiblement. Tito supplia le médecin de permettre à ses petites voisines d'exécuter pour lui un duo concertant de Charles de Bériot, qu'il

indiqua. Son désir fut satisfait. Il écouta dans un véritable ravissement ; pas le plus léger trouble dans ses idées ne se refléta sur sa physionomie, ni dans ses paroles. Le Dr. Plana, après un quart d'heure de conversation avec lui, se retira plus rassuré qu'en entrant.

La semaine se termina si favorablement, qu'il fut convenu que Tito passerait le dimanche chez Telli. Avant de sortir, il s'informa de Noutte ; on ne l'avait pas vue depuis la veille au matin. Jusque-là elle s'était toujours tenue dans la chambre de son maître, d'où elle ne sortait que pour aller à la recherche de ses petits. Ces courses répétées, la déception qu'elles renouvelaient, le refus de toute nourriture, avaient épuisé ses forces ; ne pouvant remonter, elle s'était cachée dans un coin d'où elle pouvait voir l'escalier. Le dimanche matin, elle comprit, au mouvement qui se faisait dans la maison, que

Tito se disposait à sortir. Quand elle l'entendit descendre, elle alla au-devant de lui en trébuchant, et tomba à deux pas de l'escalier. Son regard mourant rencontra celui de Tito; ce fut pour elle une dernière joie, elle retrouva assez de force pour agiter sa queue. Tito la prit dans ses bras; elle expira sur sa poitrine. Man Délaïde était présente. Elle ne s'étonna nullement de la preuve d'intelligence et d'affection que Noutte venait de donner; comme on l'a vu, elle la considérait à l'égal d'une personne.

—Adieu, Noutte, dit Tito; en toi je perds une amie de onze ans. Ton attachement pour moi n'a jamais varié. Tu as voulu, en mourant, me donner encore une preuve de ton affection. Noutte, je ne t'oublierai jamais, non jamais.

Man Délaïde, touchée de sa douleur, lui dit :

—Mo fi, tò pranne courage; parti

couri côté to granmoman, yapé atanne toi.*

—Man Délaïde, répondit-il, vlopé li bien, vous tendé, et atanne moin; na enterré li asoir tou proche coté so piti.

Quand on apprit chez Telli que Noutte était morte, ce fut un chagrin général; grandes personnes et enfants, chacun trouva un mot pour rappeler combien elle était aimante et intelligente.

—Elle était certainement meilleure que beaucoup de gens qui sont fiers d'appartenir à l'espèce humaine, dit Telli; elle valait mieux, par exemple, que telle femme de ma connaissance qui n'a jamais eu même l'instinct de la maternité. Cette horreur de créature n'est pas la seule, malheureusement; il y a tout plein, au-

* —Mon fils, prends courage; va chez ta grand'mère; on t'y attend.

—Man Délaïde, enveloppez-la bien, vous entendez, et attendez-moi; nous l'enterrerons ce soir, tout à côté de ses petits.

jourd'hui, de ces monstres de femmes qui....

Telli s'arrêta; on était à table: il y avait là des enfants et des jeunes filles qu'il valait mieux ne pas initier au plus infâme de tous les crimes. Tito ne comprit que trop bien à qui mentalement elle faisait allusion; il baissa la tête, rougit, regrettant amèrement d'avoir vécu assez longtemps pour connaître la plus poignante de toutes les hontes, celle d'un fils forcé de mépriser sa mère. Telli, involontairement, venait de le frapper au cœur; ce coup, joint au chagrin que lui causait la mort de Noutte, l'empêcha de manger. Telli le retint aussi tard que possible, dans l'espoir de le faire souper. Un morceau de pain trempé dans du vin, ce fut tout ce qu'il accepta. Pour combattre sa tristesse, elle lui parla de son prochain départ: elle s'en occupait activement; elle espérait qu'il pourrait s'embarquer sur le *Victoria*,

vapeur anglais parmi les passagers duquel se trouvait le major King, ami de la famille, homme distingué, très-instruit, d'un caractère affable et gai, voyageant chaque été pour se reposer de ses fatigues d'avocat, et suivant, cette fois, justement le même itinéraire que Tito. Telli lui avait recommandé son petit-fils; c'était, sous tous les rapports, le meilleur compagnon qu'il fût possible de lui trouver.

Man Délaïde avait soigneusement enveloppé Noutte dans une pièce d'indienne à petits ramages. Quand Tito rentra, ils échangèrent peu de paroles, attristés qu'ils étaient par la pensée que la petite chienne se séparait d'eux pour toujours.

La nuit était sereine et tiède; la lune éclairait en plein l'allée où Tito s'avança, une bêche à la main, et précédant man Délaïde qui portait Noutte. La vieille négresse lui montra l'endroit où il fallait creuser, pour que Noutte fût tout près de

ses petits. Il posa lui-même le corps dans le trou, et le couvrit de terre. Cela fait, man Délaïde lui apporta un seau de sable blanc, qu'il répandit et égalisa sur la partie du sol où reposaient Noutte et ses petits. L'ombre du rosier se découpa sur la couche unie, en formant le dessin le plus gracieux, comme si la plante hospitalière eût voulu montrer qu'elle prenait affectueusement sa part à cette scène intime et silencieuse.

Tito et man Délaïde se retirèrent en se souhaitant simplement une bonne nuit, et emportant, chacun de son côté, le sentiment du vide qui se faisait dans leur vie domestique.

X.

Le Dr. Plana, après une de ses visites à Tito, avait eu avec Cordélia un entretien dans lequel il lui avait fait sentir la nécessité de parler à son fils avec les plus grands ménagements. Mais l'attitude de Tito, quand il se retrouva en face d'elle, fit plus, pour la rendre réservée, que les recommandations du médecin ; il fut respectueux mais froid ; il ne lui donna pas la main comme d'habitude, Il ne baissait plus les yeux. La femme criminelle et infirme excitait en même temps chez lui la pitié et

l'horreur. C'était maintenant un homme et un juge que Cordélia avait devant elle. Tito, malgré tous ses efforts pour se contenir, ne put empêcher sa figure de refléter le changement qui s'était fait en lui ; et cette femme, si hautaine et si dure, se sentit, pour la première fois de sa vie, dominée et humiliée. L'entrevue fut courte et presque muette ; mais Cordélia n'en garda pas moins une cuisante mortification.

Une fièvre d'énergie s'alluma chez Tito ; il entreprit de peindre sa sœur, avant de partir, telle qu'il l'avait vue le soir de la consultation. Il se mit au travail avec une ardeur fouguese, sans que les mouvements de son pinceau perdissent rien de leur précision accoutumée. Johnelle à quinze ans sortit, comme une aube naissante, d'un ciel légèrement azuré. Sa longue robe de mousseline blanche flottait dans l'air, semblable à une petite nuée matinale,

laissant voir ses pieds nus et roses ; la brise agitait les bouts de sa ceinture bleue. Les mains tendues en avant, elle semblait dire à Tito : “Je voudrais aller vers toi, ou t’attirer à moi.” Ses yeux, qui le regardaient, étaient doux et pensifs ; la placidité de la mort était unie, sur son beau visage, à la candeur de l’adolescence ; ses lèvres, où jamais n’avait fleuri le sourire, reposaient dans le calme d’une paix inconnue sur la terre. Sa couronne d’oranger, toujours fraîche, toujours étincelante de rosée, entourait ses cheveux, qui, s’écoulant sur son cou et ses épaules, les couvraient de leurs ondes dorées.

Au moment de donner son dernier coup de pinceau, Tito fut saisi d’un tremblement subit ; force lui fut de s’arrêter, et d’attendre. Il reprit, enfin, possession de lui-même. Alors, d’une main sûre et légère, il posa, au sommet du front, une gouttelette de sang à moitié cachée par les

cheveux et la couronne, telle qu'il l'avait vue quinze ans auparavant, et telle qu'il l'avait revue, après quinze années d'oubli, quand Johnelle lui était apparue à la lumière de l'hallucination.

Chaque jour Tito s'asseyait devant sa sœur, contemplant sa tranquille et suave figure, et rêvant d'espérance et d'éternité.

Dans l'après-midi, il allait passer une heure avec le Dr. Plana. L'habile praticien, qui à une connaissance approfondie de son art joignait celle du cœur humain, ne fut pas long à lire tout ce qu'il y avait de bon et d'affectueux chez son jeune client. Il remarqua aussi en lui une intelligence supérieure, et une somme de savoir peu ordinaire à son âge. Malheureusement, il manquait à Tito, pour en faire un homme complet, un élément essentiel, la force de caractère. Le Dr. Plana, en pensant à lui, se disait: "La Nature, pour le former, a fondu ensemble tous les

métaux précieux ; seulement, elle a oublié d'y ajouter du fer, pour donner à la masse la consistance nécessaire." Néanmoins, il s'aperçut qu'il s'attacherait à Tito, s'il le fréquentait longtemps ; ce qui ne manqua pas de l'étonner ; car, il avait pris congé du sentiment, depuis bien des années, pour vivre exclusivement par l'intelligence. Mais son jeune client partait bientôt ; avec lui disparaîtrait ce commencement d'affection.

XI.

Cependant, depuis quelques jours, Tito devenait plus silencieux ; le Dr. craignit que ce ne fût le symptôme précurseur d'une nouvelle attaque, et se tint sur ses gardes. C'était quelque chose de bien différent qui se préparait. Tito, sortant enfin de son mutisme, lui dit :

—Après mûre réflexion, je ne pars pas. Ce temps et cet argent que je dépenserais à voyager, je puis en faire un meilleur usage ; je les consacrerai à étudier la médecine.

—Que dites-vous, M. Tito ? parlez-vous sérieusement ?

—Très-sérieusement, Docteur.

—Alors, mon jeune ami, vous avez donc résolu de vous condamner aux travaux forcés à perpétuité ? vous voulez de gaieté de cœur, renoncer à deux biens dont jouit le plus misérable des ouvriers : le sommeil après les soucis du jour, le repos du dimanche après les fatigues de la semaine.

—Votre profession, Docteur, est le plus noble de tous les sacerdoce, la plus haute expression du sacrifice.

—Vous répétez, mon enfant, ce que vous avez entendu dire. Croyez-moi, laissez de côté ces vieilles idées de sacerdoce et de sacrifice ; ce sont de beaux manteaux dont le monde couvre son ingratitude. Vous faire médecin ! êtes-vous donc si pressé d'apprendre à mépriser l'espèce humaine ? Sachez-le, on n'aime

pas le médecin ; on voit d'un mauvais œil cet homme sans illusions, qui connaît toutes vos misères physiques et morales. Aussi, comme on se venge de lui, quand on se porte bien ! il vous a entendu gémir ; vous lui avez demandé, dans les frissons de l'inquiétude, si vous étiez dangereusement malade : voilà ce qu'on ne lui pardonne pas. Voilà pourquoi il est la cible de quolibets inépuisables : écrivains émérites, barbouilleurs de papier, chroniqueurs, reporters, fabricants d'épigrammes renouvelées des Grecs et des Romains, quiconque tient une plume, si pauvre d'esprit qu'il soit, tous se croient obligés de le ridiculiser. On met sur son compte personnel les défaites de son art. Là où il est le premier à déplorer amèrement l'insuffisance de ses armes, on le raille de n'être pas plus fort que la mort. Que dis-je ? on l'accuse d'en être le complice ; on assure même qu'il en usurpe le rôle :

le malade, victime de son impéritie, eût guéri tout seul. Quand sévit une de ces épidémies qui n'épargnent ni indigènes, ni étrangers, tandisqu'à toute heure il expose sa vie pour sauver celle de gens dont-il n'a rien à espérer, le peuple le soupçonne d'empoisonner les pauvres, dont le nombre toujours grossissant inquiète le riche.

—Et cependant, Docteur, vous vous êtes fait médecin.

—Permettez, mon jeune ami; *on* m'a fait médecin, c'est bien différent. Sans famille, sans patrie, un beau jour je me suis trouvé lancé dans le monde, un diplôme de docteur à la main, et la voix de quelqu'un que je n'ai jamais vu, me dit:—Maintenant, marche tout seul. J'ai exercé à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le grabat de l'indigence jusqu'aux sommets les plus hauts de l'aristocratie. Et remarquez, je vous prie, que compara-

tivement à mes confrères, je suis un homme libre. Je me suis arrangé de manière à être esclave le moins possible, en traversant ces bagnes sociaux, royaumes, empires, républiques, où je les vois—les malheureux !—rivés à une chaîne dont la mort seule les délivre.

M. Tito, je vous parle comme un homme qui a vraiment de l'amitié pour vous : restez architecte, continuez d'aimer la musique, la peinture, la littérature. Partout où l'on construit, vous trouverez à gagner votre vie ; votre piano, votre pinceau, vos livres vous tiendront compagnie, à vos heures de loisir, comme de bons et fidèles amis. Une occasion de voyage s'offre à vous ; profitez-en donc avec empressement. Il n'y a pas de bonheur stable ici-bas ; il n'y a que des moments heureux : ce sont des oiseaux de passage qu'il faut saisir au vol ; ils ne s'échapperont que trop tôt. Rappelez-

vous le sage conseil d'Horace à son amie :
—Cueille le jour présent, et ne te fie guère
au lendemain.

Vous êtes étonné, peut-être, de m'entendre parler ainsi dans ce pays où l'on n'a qu'une idée, qu'une ambition, qu'une proie après laquelle on court toute sa vie, l'argent. Mais, allons au fond des choses : qu'est-ce vivre ? n'est-ce pas, d'abord, se complaire dans le travail qui vous empêche de mourir de faim ? ensuite, n'est-ce pas se posséder, au moins deux ou trois heures par jour, pour penser, lire, écrire, suivre les progrès de la science et goûter les fruits de l'art ? Pourquoi vous immoler aux autres ? qui vous en saura gré ? vous ne partagez pas, je le sais, la naïve espérance des personnes qui placent au ciel la récompense de leur abnégation. Allons, allons, laissez là Esculape et son triste serpent ; gardez l'indépendance, ou du moins ne vous dépouillez pas du peu de liberté dont

on puisse jouir parmi les hommes civilisés.

Tito ne paraissait pas convaincu. Le Dr. Plana, inquiet, marchait et revenait sur ses pas comme quelqu'un qui délibère sur une question de vie ou de mort. Il s'arrêta, et après une dernière réflexion : "Aux grands maux les grands remèdes, dit-il intérieurement ; il faut le sauver à tout prix." Il posa son registre à serrure sur la table, l'ouvrit, marqua un certain nombre de pages entre deux signets, l'un rouge, l'autre noir, et dit à Tito :— Je fais pour vous ce que je ne ferais pour personne, excepté, ce me semble, pour mon fils, si j'en avais un. J'ai de la sympathie pour vous ; je retrouve en votre nature aimante et tendre ce que la mienne eût été, je crois, si j'avais vécu, jeune, dans d'autres conditions ; avec cette différence, toutefois, que là où votre caractère pêche par un penchant à l'abandon de soi-même, le mien se redresse avec orgueil. L'or-

gueil ! n'en disons pas de mal ; comme toutes les autres passions, c'est une force ; seulement, il faut savoir s'en servir. Le peu que je sais, le peu que je vauz, c'est à lui que je le dois. Asseyez-vous là ; lisez, de cette page jusqu'à celle-ci. Ce livre est celui des faits, le missel de la réalité, le journal, enfin, où j'écris, depuis vingt ans, ce que je vois, ce que j'entends, et ce que j'en pense. Promettez-moi, sur l'honneur, de garder le secret.

—Sur mon honneur, je le promets.

—Très-bien. J'ai quelques visites à faire ; je reviens dans une heure.

—A vos affaires, Docteur ; vous me retrouverez ici.

Le Dr. Plana passa par la boutique, et dit à son commis :

—Si quelqu'un vient, reçois-le ici ; sous aucun prétexte, ne dérange pas M. Tito.

—C'est entendu, señor, répondit le jeune mexicain, et immédiatement il reprit

sa besogne. Travailler était son unique pensée, sa vie, son bonheur. Il s'absorbait si bien dans son occupation, qu'il n'entendait pas les gémissements qui échappaient à Tito, quoique la porte de communication entre la boutique et le bureau fût ouverte. Un cri suivi de ces paroles, lui fit redresser la tête :

— Ah ! c'est horrible, c'est infâme, disait Tito, sans penser que quelqu'un pouvait l'entendre ; est-il possible que le monde soit ainsi fait. Il y a de quoi rougir d'appartenir à l'espèce humaine.

Puis, il y eut un silence. Le mexicain fut ramené à lui-même, par le tic-tac de la montre qu'il tenait dans sa main gauche : il écouta, dans un vrai ravissement, ces petits chocs dont la régularité garantissait la marche future du chronomètre, et il oublia entièrement qu'on avait parlé dans le bureau.

XII.

Dès que Tito aperçut le Dr. Plana qui rentrait, il courut à lui, et s'écria :

—O Docteur, vous devez être le plus malheureux des hommes !

—Moi ? répondit le médecin ; vous vous trompez étrangement, mon ami : je ne suis ni heureux, ni malheureux ; je suis tranquille. Le bonheur, j'ai cessé d'y croire depuis longtemps ; le malheur, je l'évite autant que possible.

—Docteur, Docteur, je comprends que vous n'aimiez pas les hommes !

—Je n'ai que faire de les aimer ; ils s'aiment assez sans moi.

—Cependant, Docteur, il fut un temps, à ce que je vois, où vous vous intéressiez à la sociologie, où vous auriez même aimé à co-opérer à l'amélioration du sort de vos semblables.

—C'est vrai, mon jeune ami, et même à présent je continue d'observer la marche de l'esprit humain. Mais je vous dirai franchement la révolution qui s'est faite en moi. Oui, autrefois je m'occupais, avec plaisir de l'homme et de tout ce que nous appelons la nature vivante. Mais cette vie qui s'alimente de la mort, cette nécessité pour chaque animal, s'il ne veut périr, d'en dévorer un autre, ce massacre général, continu, ce sang qui coule toujours, cette agonie qui râle partout, enfin cet impitoyable combat pour l'existence que Darwin a décrit en naturaliste impassible, finit par m'inspirer une telle horreur, un

tel dégoût, un tel mépris des atroces et piteuses conditions de la destinée des êtres sur notre globe, que je détournai mes yeux de ce champ de carnage, pour m'appliquer à l'étude de la matière inanimée. Voilà comment la géologie a été pour moi un refuge et une consolation. Par la même raison, l'astronomie me plaît. A votre place, je trouverais la paix et le contentement dans l'architecture. L'architecte est un poète ; il crée, il contemple ses œuvres avec amour ; il a la satisfaction, s'il est philanthrope, d'être utile à la société ; et enfin, car j'en reviens toujours à ma marotte, il a un bout de liberté, son sommeil, et ce cher repos du dimanche, que je mets au premier rang des rares bienfaits qui nous dédommagent partiellement des maux sans nombre, dont le cortège nous accompagne du berceau jusqu'à la tombe.

Le travail console de tout, mon cher

Monsieur Tito ; j'entends un travail conforme aux dispositions naturelles de celui qui s'y adonne. Vous verrez, en contemplant les chefs-d'œuvre de la peinture et des arts plastiques, en Europe, qu'ils calment les souffrances secrètes de l'âme ; vous sentirez que ceux à qui on les doit, trouvaient, dans leur labeur, l'oubli de leurs propres peines, et cette sérénité grâce à laquelle l'esprit peut se déployer dans toute sa puissance. Tenez, pour descendre du grand au petit, vous voyez ce jeune aztèque immergé dans son ouvrage : il est la démonstration vivante du bonheur dans le travail. J'ose le proclamer heureux, celui-là ; c'est un être à part. Travailler est sa seule passion ; tout le reste lui est étranger. Il est, dans l'espèce humaine, ce que les *neutres* sont parmi les fourmis et les abeilles ; il n'a point de sexe ; il est né pour avoir son esprit et ses mains toujours occupés à

produire un résultat utile. Son histoire n'est pas dénuée d'intérêt : voulez-vous que je la raconte en quelques mots ?

—Très-volontiers, répondit Tito, le peu que vous m'en avez appris, excite ma curiosité.

Le Docteur fit signe à Tito de s'asseoir, lui offrit une cigarette, alluma la sienne, et, suivant des yeux la spirale de fumée bleuâtre, lancée par lui dans l'air :

—Où va-t-elle ? dit-il ; elle monte gracieusement vers les nuages pour se joindre à eux dans leur voyage aérien. Mais non, voyez ! un courant d'air l'a rabattue vers la terre ; la voilà confondue avec la poussière de la rue. Souvent nos espérances et nos projets ont le même sort. Néanmoins, je crois fermement au libre arbitre ; la volonté est un instrument, qui, manié avec art, produit des résultats certains.

Mais revenons à mon aztèque. Il est né à Mexico, dans une mesure où étaient

entassées plusieurs familles de misérables Indiens. La matrone qui le reçut, à son entrée dans le monde, s'écria :—Ni garçon, ni fille : qu'en faire ? Les vieux et les vieilles se réunirent en assemblée solennelle, pour répondre à cette question. Le plus âgé de la bande, qui en était aussi le plus stupide et le plus fanatique, résuma la discussion, et prononça cette judicieuse sentence :—Ni garçon, ni fille ; on ne peut en faire ni un chrétien ni une chrétienne : donc il faut le jeter à l'eau. L'assemblée répéta unanimement : A l'eau ! Cette condamnation vous paraît ridiculement atroce ; elle ne l'est pas plus que le meurtre des enfants mal faits ou simplement débiles, prescrit par le sage Lycurgue.

Tous les assistants s'engagèrent par serment, à tenir la chose secrète. Une femme se chargea de l'exécution. Elle m'en voulait cordialement ; je n'ai jamais su pourquoi, à moins que ce ne fût parce-

que je l'avais soignée, par charité, dans une maladie qui faillit l'emporter, ou tout bonnement, peut-être, parceque ma figure ne lui plaisait pas; les haines de cette espèce sont plus fréquentes qu'on ne pense. Elle crut me jouer un mauvais tour, en me faisant cadeau du petit condamné, que je trouvai au bas de ma porte, caché dans un monceau de gue-nilles. J'étais alors au commencement de ma pratique, encore tout feu et flamme pour les phénomènes, qui, de près ou de loin, se rattachent à ma profession. Ce caprice de la Nature, *lusus Naturæ*, comme on disait autrefois, m'intéressa, mais à un point de vue différent de celui des physiologistes; je laissai de côté l'anomalie du corps, pour observer le développement moral du sujet. Quelles facultés affectives et intellectuelles allaient germer dans cet être humain, physiquement manqué? là était un objet qui me parut digne de toute mon attention.

Comme l'enfant n'appartenait ni au genre masculin ni au genre féminin, je l'appelai *Illud*, d'un des pronoms adjectifs qui, en latin, comme vous savez, servent à désigner le genre neutre.

A mesure qu'illud a grandi, j'ai vu resplendir en lui une intelligence, dont je compare la clarté à celle d'une belle journée sous le ciel des tropiques. Il est tout esprit; apprendre à lire, à écrire, à calculer, a été pour lui un divertissement. Il est devenu horloger avec la même facilité. Vous connaissez l'aptitude proverbiale des Mexicains à façonner et à colorier la cire; il la possède au plus haut degré: tout ce qu'il voit, il le reproduit avec une fidélité frappante. J'ai là, dans une autre chambre, un véritable musée de ses œuvres, sans compter tout ce qu'il en a vendu. Quant au côté sentimental, c'est une autre affaire; je ne l'ai jamais vu se prendre d'affection pour personne. En

a-t-il pour moi? peut-être. En disant *peut-être*, je pense à une circonstance dans laquelle sa conduite ébranla la conviction où j'étais alors de son inaccessibilité radicale à toute impression partie du cœur. Il ne m'a jamais fait de caresses, pas même dans son enfance. Devant le monde il m'appelle *señor*, dans l'intimité *padre*. Il considère nos deux existences comme n'en formant qu'une: si je meurs avant lui, il se tuera; il le dit naturellement, tout simplement, comme il me dit le soir:—Je vais dormir.

Pour rendre justice à Illud, il faut que je dise un mot de la circonstance à laquelle j'ai fait allusion. Je vous parle en confidence. Vous êtes étonné de ma facilité à m'épancher en vous; je ne le suis pas moins. Mais j'y trouve mon plaisir, et je crois que vous y trouverez votre profit.

Il y a quelques années—nous étions

alors dans l'Amérique du Sud—une jeune femme apparut dans ma vie solitaire et obscure, comme un rayon de soleil matinal dans l'ombre d'une grotte. Sa beauté, son esprit, sa grâce, son parler doux et modulé, la vivacité de ses impressions, et, plus que tout cela, les tendres sympathies qu'elle me témoignait, allumèrent en moi un feu qui me dévora pendant deux ans. Pendant ces deux années, tout ce que l'âme humaine peut connaître de joie ineffable, je le savourai. Tout à coup, sans raison, par suite d'une frivolité naturelle, la jolie brésilienne qui m'avait fasciné, se détacha de moi comme le colibri s'envole de l'arbrisseau où il ne se plaît plus. Il me sembla qu'une épaisse nuit s'était faite autour de moi ; je m'en allais errant comme un voyageur perdu dans une forêt, et je désirais si sincèrement la mort, que, croyant la sentir approcher, je goûtai par anticipation le repos qu'elle m'apportait ;

en d'autres termes, j'éprouvai la satisfaction amère de n'être plus sensible à rien.

—Que se passa-t-il dans l'esprit d'Illud, quand il vit mon désespoir ? je n'en sais rien. • Il me suivit partout, malgré mes ordres et mes menaces ; je l'aurais battu, qu'il n'eût pas cessé de m'accompagner comme mon ombre. Comprit-il que ne plus voir celle que j'aimais tant, c'était comme si on m'avait crevé les yeux ? je ne sais ; mais, un matin, après une nuit où j'avais senti que ma raison m'échappait, j'aperçus, sur ma table de travail, une statuette couverte de mousseline. Je soulevai le voile : la femme que j'avais pris l'habitude de nommer mon rayon de soleil, reparut devant moi, dans tout l'éclat de sa beauté. Aux exclamations sorties de ma poitrine gonflée de joie et de douleur, Illud accourut, impassible comme toujours. Je le serrai dans mes bras ; il ne répondit pas à mon étreinte ; il n'y résista pas. Dès

que je le lâchai, il alla tranquillement reprendre son travail.

Illud fut pour moi une révélation. Il possède le bien suprême, que tous nos systèmes de philosophie et de religion essaient vainement de nous donner, la paix de l'âme. Il la doit évidemment à l'absence des passions, et à l'amour exclusif du travail. Il a joui d'emblée du secret que *l'Ecclésiaste* ne découvrit qu'après avoir fait le tour de la vie :—Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres, et que c'est là son partage. Car, qui pourra le mettre en état de connaître ce qui doit arriver après lui ?—Croyons-en son exemple, mon cher M. Tito ; fermons notre âme à tout ce qui peut la troubler, surtout au chagrin venant d'autrui. Ne nous rendons pas gratuitement solidaires même de nos parents. S'ils ont mal agi, est-ce notre faute ? devons-nous être affli-

gés de ce que nous n'avons pu empêcher ? Non, élevons-nous, par le mépris, au dessus des turpitudes humaines ; consacrons-nous tout entiers au labeur qui nous plaît : là est la santé du corps et de l'esprit ; là est, sinon le bonheur, du moins ce qui s'en approche le plus, l'oubli du malheur.

—Vous avez raison, répondit Tito ; merci de vos bons conseils ; merci de votre confiance en moi, elle m'honore autant qu'elle me touche. Oui, ce voyage me fera du bien. En saluant la France et l'Italie, je penserai à vous ; je vous écrirai mes impressions.



XIII.

Tito commença ses préparatifs de départ. Il eut à se hâter, car ses hésitations lui avaient fait perdre du temps. Telli, Mme Roséma et man Délaïde étaient enchantées de le voir se livrer tout entier à cette nouvelle occupation. Parfois, la pensée du vide qu'il allait laisser derrière lui, traversait leur esprit et les attristait ; mais elles réprimaient aussitôt leur chagrin, se rappelant que ce voyage était le salut de son avenir.

Tito avait repris sa promenade sur la

levée, au soleil couchant. C'était moins une promenade qu'un recueillement ; il se rendait là pour méditer. Les pages qu'il avait lues chez le Dr. Plana, repassaient devant lui comme de grandes flammes, dont chacune éclairait une misère, ou une honte, ou un méfait. Parmi les crimes qui sortaient de l'ombre, il en était un qui attirait plus particulièrement ses regards, et le faisait bouillir d'indignation. C'était l'infanticide, le plus odieux et le plus lâche de tous les meurtres. Il le voyait sous toutes ses formes, dans toutes les circonstances où il se commet, dans tous les pays, chez toutes les races. Son imagination en fut envahie ; tous les autres forfaits qui déshonorent l'espèce humaine, s'effacèrent de son souvenir. Le Dr. Plana lui avait donné son journal à lire, pour le détourner de sa malheureuse idée de se faire médecin. A peine en avait-il dévoré une trentaine de pages, qu'il

renonçait à son projet; mais il avait continué, dans une agitation fébrile, d'explorer ce dossier, où la vie réelle, notée jour par jour, quelquefois heure par heure, se déroulait dans son implacable vérité. Malheureusement, une impression unique lui en était restée: le spectre de l'infanticide l'obsédait sans relâche; ses pensées devenaient des visions; toutes lui montraient d'innocentes victimes qui lui rappelaient Johnelle.

La veille de son départ, il alla s'asseoir sur le wharf, à sa place accoutumée. Cette fois, c'était pour faire ses adieux au grand fleuve ami, confident de ses pensées les plus secrètes. Le temps était couvert et menaçant; l'horizon se dessinait, comme une ceinture écarlate, au bas d'une voûte de nuages noirs. Le fleuve répercutait la lumière rouge du soleil couchant; on eût dit que c'était du sang qui coulait entre ses rives. Les travaux du jour finis, le port

était silencieux. L'état orageux de l'atmosphère éloignait du quai les femmes et les enfants ; Tito était là, seul avec ses pensées, parcourant d'un dernier regard le tableau qui se déroulait devant lui. Graduellement, la vaste nappe liquide que ses yeux embrassaient, se prit à monter ; elle submergea la rive opposée, s'étendit comme un lac immense, pour aller se confondre avec le golfe du Mexique.

C'était une hallucination qui commençait.

Tito se croyait assis sur un rocher, qui s'élevait à mesure que l'eau montait. Sa vue devint perçante, et porta plus loin que celle du condor planant au-dessus des Cordilières. Il se trouva transporté au-delà du banc de Bahama, dans la haute mer ; là, à l'intersection de deux lignes, l'une allant du pôle nord au pôle sud, l'autre des Lucayes aux Canaries, le roc s'arrêta. Tout autour de Tito s'étendait

l'immense solitude de l'Océan. Les nuages s'étaient dissipés ; le ciel, semblable à une coupole de rubis, montait et s'élargissait sans fin, tandis que l'horizon, tant la lumière était vive, reculait toujours.

Une longue ligne noire parut dans la transparence du lointain, à l'Orient, un peu au-dessus de l'eau miroitante ; elle monta en grossissant ; et après elle, une autre semblable ; puis, une troisième, une quatrième ; et ainsi de suite. A mesure qu'elles approchaient, Tito croyait voir des nuages parallèles, dont les extrémités effilées se perdaient au septentrion et au midi. La première rangée, en passant au zénith, devint une masse énorme dont le haut s'évanouissait dans l'espace infini, et dont le bas rasait la surface de la mer. Alors Tito s'aperçut qu'elle était composée d'innombrables petits êtres, immobiles d'eux-mêmes et silencieux, poussés par une force agissant dans le sens des vents

alisés. Les différentes bandes se succédaient rapidement. Comme Tito se demandait ce que cela pouvait être, il entendit un long soupir monter des profondeurs de la mer.

Une tête, en apparence sans vie, vint flotter sur l'eau ondoyante ; de ses lèvres livides sortirent ces mots :

—Tu vois les embryons que leurs mères détruisent dans leur sein. Beaucoup de ces femmes sont coupables par ignorance ; elles croient que la vie de l'enfant ne commence que lorsqu'on le sent remuer, et que jusque-là il n'y a pas de mal à le supprimer. Erreur grossière et barbare, qui, transmise de siècle en siècle, perpétue un crime abominable.

—Qui es-tu qui me parles ainsi ? demanda Tito ; il me semble que j'ai déjà entendu ta voix.

—Elle fut familière à ton oreille pendant ton enfance ; tu cessas de l'entendre à huit

ans, répondit la tête flottante ; Tito, mon fils, adieu.

— Mon père ! s'écria Tito.

Au midi, des nuages s'amoncelèrent, et se prirent à tourner jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé tout le pourtour de l'horizon. Alors, leur vaste cercle se rompit ; une des extrémités monta dans l'espace, en décrivant une courbe, et Tito fut entouré d'une spirale qui s'élevait jusqu'aux plus hautes régions de l'atmosphère. Il fut glacé d'horreur en voyant tourbillonner autour de lui, dans un morne silence, d'innombrables légions d'enfants dont chacun portait, sur le crâne ou le tronc, la trace d'une blessure. Il pensa aussitôt à Johnnelle, et cacha sa figure dans ses mains.

Enfin, la longue spirale s'épuisa, et disparut dans l'immensité.

Tito se redressa tout-à-coup, comme un homme qui se réveille en sursaut : un bruit

étrange, parti du septentrion, venait à lui, de plus en plus fort, envahissant rapidement l'espace. C'étaient des vagissements, qui, réunis, composaient une masse sonore telle que Tito crut d'abord entendre la voix de la tempête. Mais bientôt il vit passer, avec la rapidité de l'ouragan, des corps de nouveau-nés agités par les convulsions de l'agonie. Jamais le vent du nord ne chassa sur l'Atlantique des flocons de neige roulant en plus grand nombre. C'étaient des enfants tués immédiatement après leur naissance, mais qui avaient eu le temps de crier. Les uns portaient l'empreinte des doigts qui les avaient étouffés ; les autres avaient encore au cou le cordon qui les avaient étranglés ; il y en avait de pâles comme des noyés, et d'autres que le feu avait noircis. - Il y en avait qui étaient précédés de leur tête séparée du corps ; il y avait aussi des amas de lambeaux palpitants qui roulaient en

rougissant l'air d'une pluie de sang. Parfois, les cris se changeaient en plaintes si douloureuses qu'elles semblaient demander grâce. L'épouvante, l'horreur, l'indignation, la pitié agitaient le malheureux Tito.

Accablé comme le mercenaire surmené, il appuya sa tête au rocher et s'endormit. Sommeil imaginaire, sommeil d'halluciné. Ses paupières closes ne l'empêchèrent pas de voir une multitude qui s'approchait comme un brouillard que la brise pousse doucement, et que le soleil colore de ses derniers rayons. Bientôt il distingua des femmes allaitant des enfants, d'autres tenant par la main de jeunes garçons ou des fillettes, d'autres enfin accompagnées de jeunes hommes ou de jeunes filles qu'elles serraient sur leur poitrine. L'une d'elles, avançant ses compagnes, son bras passé autour du cou d'une jeune et belle personne qui lui ressemblait, dit à Tito :

—Nous sommes les filles-mères. Séduites et abandonnées par des hommes sans cœur, nous avons supporté courageusement le poids de notre faute ; nous avons souffert et travaillé pour élever nos enfants. Soyez généreux, Tito ; ne nous méprisez pas.

—Vous mépriser ! répondit Tito ; vous qui avez respecté les devoirs sacrés de la maternité. Non ; vous avez plus que racheté votre faute. Les vrais coupables, ceux que poursuivra toujours mon mépris, ce sont les misérables qui vous ont lâchement laissées aux prises avec le malheur. Passez, passez, mères dévouées ; allez avec confiance où la destinée vous appelle ; soyez bénies, vous qui avez tout sacrifié pour sauver la vie de vos enfants.

Quand Tito rouvrit les yeux, après avoir dormi, croyait-il, et parlé dans un songe à des filles-mères, ce fut pour retomber dans les visions de l'hallucination.

Une large et profonde vallée s'ouvrait devant lui, resplendissante d'une lumière dorée. A l'ombre d'arbres gigantesques et touffus, des convives étaient assis autour de tables somptueusement servies ; d'autres descendaient par troupes joyeuses des montagnes lointaines, et venaient occuper la place de ceux, qui, ayant satisfait leur faim et leur soif, se livraient au plaisir de la danse, ou allaient se délecter, dans des jardins retirés et tranquilles, de symphonies délicieuses. Au fond de la perspective, les cîmes neigeuses se festonnaient sur l'azur du ciel, et la brise qui passait sur elles, apportait une agréable fraîcheur aux heureux appelés à jouir de la fête.

Un vieillard se leva pour porter un toast. Des couleurs artificielles cachaient sa peau jaune et ridée ; une couronne de roses ceignait sa tête chauve. Toutes les voix se turent ; alors, lui, d'un ton magistral et satisfait, prononça ces belles paroles :

—La vie est un bienfait pour qui sait la comprendre. J'ai démontré, dans un grand ouvrage qui fait l'admiration des économistes, que, si tous les enfants qui naissent, parvenaient à l'âge de puberté, la terre ne suffirait plus à nourrir ses habitants. La famine, la hideuse famine sèmerait partout la mort; il n'y aurait plus assez de bras pour cultiver les champs, le riche périrait de faim à côté de l'indigent. Donc, il faut limiter le nombre des naissances. Jeunes hommes, jeunes femmes, accordez-vous tous les plaisirs; exemptez-vous du tracas que donnent les enfants. Je bois au triomphe de ma doctrine et de l'intérêt personnel.

Une immense acclamation répondit à l'orateur; le champagne pétilla dans les verres.

Pendant que le prévoyant économiste discourait, des femmes âgées, vêtues avec simplicité, s'étaient introduites parmi les

gens de la fête. A leur tête Tito reconnut Telli. Elle se plaça en face du vieillard qui avait si bien parlé et lui dit :

—Ah ! tu trouves la vie bonne pour toi et ceux qui t'écoutent. Dans ta crainte égoïste qu'il n'y ait trop de convives au banquet, tu prêches l'infanticide. Ce n'est pas juste. Pour que les enfants aient aussi leur tour, tu devrais condamner à mort toute personne arrivée à un certain âge. Tu as assez joui du festin, vieux misérable ; nous allons te pendre.

Et vous, hommes à qui les devoirs du père de famille font peur, vous êtes bien heureux, n'est-ce pas, de passer dans les délices cette vie que vos parents vous ont donnée, et qu'ils vous ont conservée au prix de tant de sacrifices. Ingrats, sortez d'ici ! vous n'êtes que de vils parasites.

Et vous, jeunes femmes, qui avez l'enfantement en horreur, qui faites de

votre corps un simple instrument de plaisir et de luxe, nous, les vieilles, qui avons travaillé et souffert pour vous élever, nous allons écrire, sur vos épaules nues, ce que nous pensons de vous.

À peine Telli eut-elle prononcé ces dernières paroles, qu'elle tira d'un pli de sa robe une cravache qu'elle secoua au-dessus de sa tête. Toutes les mères qui l'accompagnaient en firent autant; et, toutes ensemble, elles se mirent à fustiger les convives, qui fuyaient en poussant des cris.

Une nuit épaisse couvrit la vallée. Tito entendit, dans les ténèbres, un bruit confus de blasphèmes, de gémissements, de hoquets et de râles. Puis, tout redevint tranquille. La lune se leva; sa paisible lumière éclaira un tableau bien différent d'une fête. Des cadavres d'hommes et de femmes étaient suspendus aux branches des arbres, les uns balancés par le vent,

les autres tenus immobiles par des sacs attachés à leurs pieds, et dans lesquels était l'argent qui avait payé les infâmes services des avorteurs. Au premier plan, la face violacée du vieillard, du grand pontife de l'infanticide, grimaçait dans les contorsions de l'agonie.

Tito jeta un cri d'horreur, et tomba à la renverse, privé de sentiment.

XIV.

Le matin, de bonne heure, Mme Roséma entrait chez le Dr. Plana, et lui apprenait que Tito avait été ramené par un policeman, qui l'avait trouvé étendu sur le wharf, en face de la vieille maison Marigny : il était en plein délire. Elle lui avait fait prendre un bain, à la suite duquel il s'était endormi.

— Laissez-le reposer tranquillement, dit le médecin ; quand il s'éveillera, faites-moi avertir. Le navire sur lequel il devait s'embarquer, part à neuf heures ; mais,

d'après ce que vous m'apprenez, il faut nécessairement ajourner ce voyage.

Quand, dans l'après-midi, le Dr. Plana entra dans la chambre du malade, il le trouva levé, causant paisiblement avec sa grand'mère.

—Docteur, charmé de vous voir—comme ami—dit Tito ; je n'ai pas besoin de médecin, je me porte très-bien ; je me sens un peu fatigué, voilà tout. Il m'est arrivé un singulier accident : ne me suis-je pas endormi sur le wharf de la rue Marigny, comme un ivrogne ! J'ai fait un rêve extraordinaire ; je vous le raconterai, la prochaine fois que j'irai causer avec vous. Nous en aurons tout le temps ; je ne pars plus.

—Vous ne partez plus ; pourquoi ? demanda le Docteur.

—Après ce songe plein d'horreurs, répondit Tito, j'en ai fait un autre tout différent. Ma sœur m'est apparue : de sa

voix affectueuse et consolante elle m'a dissuadé de partir ; elle assure qu'il m'arriverait malheur loin de mon pays ; elle m'a promis de venir me voir tous les soirs, à neuf heures.

—Elle vous a fait cette promesse ?

—Oui, Docteur ; elle viendra dès ce soir ; elle n'a qu'une parole.

—Je désire assister à sa visite ; le permettez-vous ?

—Certainement, Docteur ; j'ai parlé de vous à Johnelle ; elle vous aime déjà ; votre bonté et votre discrétion lui sont connues.

—Merci, M. Tito ; alors, à ce soir. En attendant, Mme votre grand'mère vous tiendra compagnie ; elle dînera avec vous : n'est-ce pas, Madame ?

—Avec plaisir, répondit Telli ; nous causerons comme de bons vieux amis.

Mme Roséma attendait sur la banquette.

—Quel fâcheux contre-temps ! dit-elle, au médecin.

—Oui, le coup est difficile à parer, répondit celui-ci ; après ce qui se passera dans la soirée, nous pourrons mieux voir comment on peut agir.

A neuf heures, moins quelques minutes, le Dr. Plana revenait près de Tito. Il engagea immédiatement un entretien sur une question d'art, pour l'empêcher de penser à Johnelle. Il n'eut pas de peine à s'en faire écouter ; car, il avait, dans sa manière de penser, une force et une indépendance qui donnaient à tout sujet traité par lui, des aspects nouveaux et saisissants. Tito, lui échappant subitement, montra la pendule qui sonnait, et dit :

—Ne parlons plus, Johnelle vient.

Il se tourna du côté de la rue. La porte donnant sur le balcon, était toute grande ouverte : Johnelle, debout dans la lumière de la lune et plus resplendissante qu'elle, le regarda de son air doux et tranquille, et lui dit :

—Cher frère, tu as donc de nouvelles peines? tu parais plus triste qu'à notre dernière entrevue.

—Johnelle, ma sœur bien-aimée, répondit Tito, il n'y a plus de joie pour moi sur cette terre maudite, d'où la bonté, la justice et l'amour, même l'amour des mères pour leurs enfants, ont été chassés par le crime. On a perdu parmi nous jusqu'à la faculté de s'indigner; on n'a plus de pitié pour l'innocence et la faiblesse. Indifférent à tout, excepté aux plaisirs les plus grossiers, chacun ne pense qu'à soi, et ne tient pas plus compte des droits d'autrui que s'ils n'existaient pas. Johnelle, Johnelle, dans cette immensité que tu parcours, sans doute il y a une région où habitent la pureté, l'amour et l'harmonie. Emmène-moi, conduis-moi vers cette patrie des âmes dégoûtées de la vie terrestre.

—Mon frère chéri, répondit Johnelle,

je ne le puis encore ; prends patience, il viendra le temps où nous nous reverrons pour ne plus nous quitter.

—Oh ! ne t'en va pas encore, Johnelle ; te voir est ma seule joie ; ta présence purifie l'air qui m'entoure, elle me soustrait à l'amertume du mépris, elle fait jaillir en moi la source des belles pensées et des sentiments dévoués. Oh ! encore quelques minutes.

—Cher Tito, il me serait bien doux, à moi aussi, de rester plus longtemps ; mais j'obéis à la force qui meut toutes choses, et contre laquelle il n'y a pas de résistance possible.

—Tu reviendras, Johnelle, tu me l'as promis. Je te reverrai chaque soir, ce sera ma consolation ; je souffrirai avec courage, jusqu'à l'entrevue si désirée où je te suivrai dans l'infini.

—Au revoir, mon frère.

—A demain, sœur chérie.

Tito tendit les bras et avança le haut du corps, comme s'il suivait déjà sa sœur dans l'espace étoilé. Quand elle disparut comme un météore qui s'éteint dans les profondeurs du ciel, une nuit épaisse couvrit les yeux de son frère; il sentit fléchir ses genoux, il oscilla : le Dr. Plana le reçut dans ses bras.

XV.

A partir de ce moment, Tito fut pris d'un délire périodique. Tous les soirs, à la même heure, Johnelle venait passer quelques instants avec lui. Elle suivait le même chemin qu'à sa première apparition. Il entendait son pas léger sur l'escalier, et disait : — La voilà ! Aussitôt, il prenait l'attitude d'une personne qui reçoit une visite agréable. Johnelle s'arrêtait toujours dans la première pièce ; de là elle lui parlait. Tito lui demandait souvent quand arriverait le moment, où il pourrait la

presser sur son cœur. Johnelle répondait :—Ne t'inquiète pas ; dès que deux étoiles dont mes yeux suivent attentivement le cours, m'annonceront, par leur position nouvelle, que l'heure de notre réunion a sonné, je viendrai au-devant de toi et t'embrasserai.

Johnelle partie, Tito terminait sa soirée en écoutant ses jeunes voisines, dont le piano et le violon le disposaient doucement au sommeil. Le jour, il s'occupait de dessin, ou lisait. A part quelques petites incohérences dans les idées, inaperçues du monde, mais qui n'échappaient pas à l'œil exercé du Dr. Plana, il paraissait posséder tout son bon sens. Seulement, à mesure que la nuit approchait, il se recueillait de plus en plus ; on voyait qu'il était heureux d'en finir avec la vie réelle, pour entrer dans celle de son rêve. Cette double existence avait son danger, d'autant plus inquiétant que

les visites de Johnelle se prolongeaient un peu plus chaque soir, et que Tito, le lendemain, s'absorbait plus tôt dans le silence de l'attente. Il y avait à craindre que l'hallucination, à force d'empiéter sur le terrain de la raison, ne finît par l'occuper tout entier.

Le Dr. Plana se préoccupait beaucoup de l'état mental de Tito. — Les intermittences de raison deviennent de plus en plus courtes, pensait-il ; la folie continue approche à grands pas. Un péril plus menaçant la précède, le suicide. Tito me rappelle mon jeune malade du château de Sennecy en Normandie : à ces questions que je lui posais—Pourquoi avez-vous quitté Paris ? pour quel motif refusez-vous d'aller reprendre votre poste au Ministère des Affaires Etrangères ? — il répondait invariablement : *L'esprit de mon père m'appelle*. Je signalai le danger à la famille ; on me crut à demi, on m'aurait

volontiers appelé alarmiste. Un matin, de bonne heure, le jeune baron avait disparu. On le trouva dans un champ, assis au pied d'un arbre, son mouchoir de poche serré autour du cou : il s'était étranglé, pour rejoindre l'esprit de son père. Il faut mettre un terme aux visites de Johnelle ; sinon... Mais le moyen ? voyons, cherchons.

Et le Dr. Plana cherchait avec ardeur la voie du salut.

Tito allait, tous les jours, causer avec lui, après la consultation ; il lui parlait de ses lectures, des nouveautés musicales, et lui montrait les tableaux qu'il peignait d'après nature. Un jour, le médecin dit à son jeune ami qui entraînait, un cadre sous le bras.

—Que m'apportez-vous là ? votre dernier paysage, sans doute.

—Non, répondit Tito ; c'est le portrait de Johnelle que j'ai fait encadrer.

—Vous ne me l'avez jamais montré.

—Désirez-vous le voir ?

—Oui, cela me fera plaisir.

Tito découvrit le tableau, et le plaça dans son jour le plus favorable. Le Dr. Plana le contempla longtemps sans rien dire ; preuve certaine qu'il était fortement impressionné. En effet, Johnelle lui rappelait, par sa candeur et sa placidité surnaturelle, ces figures auxquelles le pinceau de Fra Angelico a su donner une expression si extraordinairement pure et douce, que celui qui les a vues une fois n'en perd jamais le souvenir.—Voici donc sa Johnelle, sa sœur idéale, pensait-il ; ah ! je comprends que dans les élans de son affection fraternelle, il lui tarde qu'elle l'emmène dans un séjour meilleur que celui ou le crime de sa mère lui rend le bonheur impossible. Dans sa sincérité de peintre, il n'a pas oublié la goutte de sang accusatrice ; Johnelle porte au front,

jusque dans le rayonnement d'une autre vie, la trace du meurtre qui la ravit à l'amitié de son frère.

Le Dr. Plana trouva une grande ressemblance entre Johnelle et une jeune personne de sa clientèle ; plus il regardait, plus il en était frappé. Tout à coup, un éclair de joie brilla dans ses yeux : il venait d'avoir une de ces inspirations heureuses, comme en rencontrent les médecins chez qui le jugement n'exclut pas l'imagination ; il avait trouvé le moyen de sauver son jeune malade.

—Tito, dit-il, je ne me lasse pas d'admirer Johnelle : voulez-vous me la laisser jusqu'à demain ?

—Avec plaisir, Docteur ; seulement, je vous prie de ne pas l'exposer aux yeux du premier venu.

—Cela va de soi, mon ami ; soyez tranquille.

XVI.

Dès que Tito fut parti, le Dr. Planar fit venir un cab, et se rendit, avec le portrait de Johnelle, chez la jeune fille à qui elle ressemblait. Il avait pour habitude de ne jamais se lier avec ses clients ; c'était chez lui un système. Cependant, il avait fait une exception à l'égard d'une famille, où on l'avait toujours reçu avec tant de bonté et de simplicité qu'il n'aurait pu, à moins de passer pour un homme sans cœur, en repousser les avances. C'étaient de braves gens, qui, par le travail et l'économie,

s'étaient assuré une vie aisée et paisible. Ils occupaient, dans un quartier retiré, une maison qui leur appartenait. Le père, veuf depuis quinze ans, Dolorite sa fille unique, une tante, vieille demoiselle qui avait élevé l'enfant, composaient cet intérieur.

En voyant entrer le Dr. Plana, la tante de Dolorite fut agréablement surprise ; elle appela son frère qui accourut aussitôt.

—M. Miller, dit le médecin, je viens vous demander un service.

—A la bonne heure, répondit le brave homme ; nous serons si heureux de vous obliger.

—C'est Dolorite, avec votre permission, reprit le docteur, qui va me rendre ce service.

—Voilà qui va faire plaisir à la petite, dit la tante.

—En attendant que je m'explique, ajouta le médecin, laissez-moi vous montrer quelque chose.

M. Miller et Mlle Aimée s'écrièrent en même temps :

—Tiens ! le portrait de Dolorite.

La jeune fille mettait la dernière main à sa toilette ; sa tante courut dans l'autre pièce, et lui cria d'en bas.

—Dépêche-toi ; le Docteur est là ; sa visite est pour toi. Viens voir ton portrait.

—Mon portrait ! demanda de loin une voix argentine.

—Oui, ton portrait, répéta la tante.

Dolorite descendit l'escalier avec la légèreté d'un oiseau. Le médecin la prit par la main, et la mettant en face du cadre :

—A qui ressemble cette charmante personne ? demanda-t-il.

Dolorite rougit et dit :

—Ah ! je ne suis pas si jolie que cela.

M. Miller et sa sœur s'extasièrent sur cette ressemblance extraordinaire.

—Il y a de ces rencontres, remarqua le médecin ; ainsi, j'ai vu à Paris, dans un

tableau du Pérugin une tête de vierge, qui rappelait si fidèlement la femme d'un écrivain célèbre qu'il la fit copier et la plaça dans son salon : tous ses amis le complimentèrent, et chacun demandait avec empressement le nom de l'artiste qui avait fait ce beau portrait.

Puis, le Dr. Plana, s'adressant à Dolorite, ajouta :

— Votre ressemblance avec cette jolie personne vous met à même de sauver la raison et la vie à un de mes malades. Si vous avez le temps de m'écouter, je vous mettrai, dès à présent, au courant des faits.

— Attendez cinq minutes, répondit Dolorite, et je suis toute à vous.

Elle sortit, et revint en moins de temps qu'elle n'en avait demandé. Elle posa devant le médecin une petite table ronde, sur laquelle elle lui apportait un gâteau fait par elle et un verre de vin.

On écouta le Dr. Plana avec d'autant



plus d'intérêt que la famille Mételli était connue des Miller. Il passa sous silence la cause de la mort de Johnelle; mais il remarqua, toutes les fois qu'il prononçait le nom de Cordélia, une expression de défiance et de mépris sur les traits du chef de la maison.

Sans avoir jamais vu Tito, Dolorite et sa tante en avaient souvent entendu parler comme d'un jeune homme distingué et d'un caractère très-doux. Elles le plainquirent sincèrement. Souvent, tout en écoutant le Dr. Plana, Dolorite regardait Johnelle; le cœur lui battait; elle se disait qu'elle eût été bien heureuse, elle aussi, d'avoir un frère pour en être aimée comme Johnelle l'était du sien.

—Maintenant que vous savez tout, continua le docteur, voici de quelle façon Dolorite peut m'aider à guérir ce bon jeune homme. Elle s'habillera comme Johnelle; elle paraîtra, à sa place, devant

Tito, et lui parlera dans le sens indiqué par moi.

Mlle Aimée promet de s'occuper immédiatement de la toilette de sa nièce. Il fut convenu que l'on se réunirait chez Mme Roséma, et que Dolorite s'y habillerait.

Telli s'associa de tout cœur au projet du Dr. Plana. Elle ne doutait pas du résultat ; elle en parlait avec une si grande confiance, que le médecin se vit obligé d'y mettre un frein. Sans doute, il espérait beaucoup de sa tentative ; mais il savait que c'est surtout dans les maladies mentales qu'il faut laisser beaucoup de marge à l'imprévu. Il fixa enfin la date du rendez-vous. Un vendredi, à huit heures et demie du soir, tout était prêt chez Mme Roséma ; on n'attendait plus que le docteur qui devait donner l'ordre du départ. Dès qu'on l'entendit monter, on s'effaça pour que toute son attention se portât sur Dolorite.

—C'est parfait, dit-il après l'avoir regardée un bon moment ; il ne manque qu'un tout petit détail, mais il a plus d'importance que tout le reste ; sans lui, notre affaire serait manquée. C'était à moi d'y penser.

Il délaya un peu de vermillon dans une soucoupe, et mit au front de Dolorite la tache de sang qui complétait sa ressemblance avec Johnelle.

—Mon enfant, dit-il, vous êtes émue ; c'est tout naturel. Mais voici le moment de recueillir votre courage et votre présence d'esprit. Je crois vous avoir bien expliqué, hier, ce qu'il fallait dire à Tito ; cependant, je le répéterai, si vous le désirez.

—Non, Docteur, répondit Dolorite ; vos paroles sont bien présentes à ma mémoire. Je comprends, dans toute sa gravité, le rôle que je suis appelée à remplir ; voyez, je ne tremble plus, je suis prête.

—Très-bien, reprit le médecin ; je vous précède ; partez dans cinq minutes.

Telli causait avec Tito dans sa chambre à coucher. A neuf heures moins un quart, le Dr. Plana entra, et se mettait au courant de leur entretien.

Dolorite, accompagnée de Mme Roséma et de Mlle Aimée, fut reçue par man Délaïde au bas de l'escalier de Tito : là, on lui ôta les pantoufles qui avaient protégé ses pieds nus ; elle ramassa sa robe et attendit. La pendule, dans le cabinet de travail de Tito, sonna neuf heures. Quand le dernier coup eut retenti, man Délaïde joignit les mains, et dit à Dolorite :

—Asteur, li tan, Mamzel ; sové nou piti, bon dgié a béni vou.*

*—Maintenant, il est temps, Mademoiselle ; sauvez notre petit ; Dieu vous bénira.

XVII.

Dolorite monta. Son cœur se remit à battre bien fort, pendant le court instant qu'elle se trouva seule; une multitude de pensées, rapides et éblouissantes comme des éclairs, traversèrent son esprit.

Au dernier coup du timbre, Tito se leva comme d'habitude, tourné du côté de sa première chambre, pour accueillir Joh-nelle; mais, au lieu du contentement ordinaire, sa figure exprima un profond étonnement. Il s'était d'abord penché en avant, les bras ouverts: le Dr. Plana et

Telli le virent reporter son buste lentement en arrière, et ramener ses mains sur sa poitrine.

Tito était jeune et beau ; sa physionomie pensive, rehaussée par le cachet du malheur, produisit une vive impression sur Dolorite. Loin d'en être troublée, elle sentit croître son désir de le sauver ; elle lui parla sur un ton affectueux, d'une voix nettement accentuée.

—Tito, mon frère chéri, dit-elle, je te fais mes adieux ce soir ; je ne pourrai plus revenir ; la force à laquelle tout obéit, nous emporte, mes compagnes et moi, au-delà des limites où jusqu'ici nous tournions dans le ciel. Je garderai fidèlement ton souvenir, jusqu'à l'heure de la réunion définitive. Toi, cher Tito, sans oublier Johnelle, rattache-toi à la vie ; aie une espérance, poursuis un projet, travaille. Adieu ; on se retrouve après la mort ; je t'attendrai, compte sur moi.

Tito secoua la tête lentement, et répondit avec douceur.

—Oh ! comme vous ressemblez à ma sœur ; mais ce n'est pas elle ; Johnelle est à côté de vous.

Et se tournant vers le Dr. Plana :

—Elles sont deux maintenant, dit-il ; sans doute, l'autre est l'amie de Johnelle : pourquoi veut-elle me tromper ?

Le médecin fronça le sourcil comme un homme cruellement désappointé. Telli resta interdite, les yeux baissés. Dolorite ne partagea pas leur embarras ; s'inspirant des paroles de Tito, elle lui dit :

—Vous avez raison, M. Tito, c'est mal à moi, bien mal, de vouloir vous tromper ; je ne suis pas Johnelle, je suis son amie. Oh ! nous avons beaucoup parlé de vous ; elle m'a permis de l'accompagner ce soir. Je reviendrai avec elle ; vous y consentez, n'est-ce pas ?

—J'aurai toujours du plaisir à vous voir,

répondit Tito ; l'amie de Johnelle est la mienne.

—Je serai si heureuse de l'aider à adoucir vos chagrins ! reprit Dolorite ; nous penserons ensemble aux meilleurs moyens de vous consoler. Ainsi, sans adieu.

—Vous partez déjà ? demanda Tito ; non, encore une minute, je vous en prie ; votre voix n'est pas celle de Johnelle, mais elle est aussi douce, elle me va au cœur, elle me fait du bien.

—Je n'ai pas de frère, continua Dolorite ; voulez-vous être le mien ? Johnelle n'en sera pas jalouse.

—De tout mon cœur, répondit Tito ; mais vous ne m'avez pas dit votre nom.

—Je me nomme Dolorite.

—Dolorite ! Johnelle ! vous vous ressemblez comme deux jumelles ; je vois que vous avez la même manière de sentir et de penser ; vos deux âmes n'en font

qu'une pour aimer votre frère Tito. Allez en paix, mes chères sœurs; vous n'avez point affaire à un ingrat; mon bonheur sera de me rendre digne de vos consolations et de vos bons conseils.

Johnelle prit Dolorite par la main; elles reculèrent ensemble dans l'ombre; elles pâlirent comme deux lumières qui vont s'éteindre, elles disparurent.

Après un silence, Tito dit au Dr. Plana :

— Je me souviens d'avoir eu seulement deux fois, dans tout le cours de ma vie, une envie de dormir comme celle que j'éprouve en ce moment. Quelle singulière sensation ! il me semble que je vais reposer de ce sommeil qu'Homère fait descendre sur les paupières d'Ulysse, à son départ de l'île des Phéaciens, et que Virgile a décrit dans ce beau vers où il imite le chantre de l'Odyssée :

*Dulcis et alta quies, placidæque simillima morti.**

*Ce doux et profond sommeil, si semblable au calme de la mort.

—Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que de vous entendre parler ainsi, reprit le médecin ; profitez de ce précieux sommeil. Demain, vous jouirez du bien-être qu'il laisse après lui ; vous viendrez me voir, et puisque vous parlez d'Homère et de Virgile, nous en lirons ensemble quelques pages ; voulez-vous ?

—Très-volontiers, Docteur ; des vers de ces grands maîtres se dégage un calme qui se communique au lecteur.

—A demain donc, Tito ; nous passerons un agréable moment ensemble.

Le Dr. Plana et Telli rejoignirent Dolorite chez Mme Roséma, la complimentèrent de sa présence d'esprit, et la remercièrent.

—Laissez-moi faire, répondit Dolorite ; je le sauverai. Il a l'air si bon et si affectueux !

Telli embrassa Dolorite, et lui dit :

—Ah ! ma fille, si vous ramenez sa

raison du naufrage 'où elle se débat, demandez-moi ce que vous voulez ; tout ce qui me sera humainement possible, je le ferai pour vous.

—Chère Madame, répondit gracieusement Dolorite, promettez-moi votre amitié, si ce n'est pas trop vous demander.

—Oh ! oui, je vous aimerai bien tendrement, dit Telli en la pressant de nouveau sur son cœur.

Tandisqu'on se séparait chez Mme Roséma, man Délaïde arrangeait le fauteuil de sa maîtresse pour la nuit.

—Ils ont donc fini leur comédie là-haut ? grommela Cordélia.

—Vou pélé ça lacomédi ? remarqua la vieille servante ; non, Madame, cé pa lacomédi ; yapé fé tou ça yé peu pou sové Msié Tito ; vou té doitte souété dan fon vou tcheur que yé réuci.*

*—Vous appelez cela de la comédie ? remarqua la vieille servante ; non, Madame, ce n'est pas de la comé-

—Ils m'agacent avec leurs interminables allées et venues, répliqua Cordélia ; et vous, Délaïde, gardez vos conseils pour vous ; laissez-moi dormir en paix.

—Oui, vou droumi, repartit Délaïde ; vou pa capab fé arien meilleur que ça.*

die ; ils sont à essayer tout ce qu'ils peuvent pour sauver ce bon M. Tito ; vous devriez souhaiter dans le fond de votre cœur de les voir réussir.

*—Oui, dormez, repartit Délaïde ; vous ne pouvez rien faire de mieux.

XVIII.

Les entrevues entre Tito et les deux jeunes amies, se répétèrent tous les soirs régulièrement. Dolorite s'emparait graduellement de son esprit ; elle parlait plus souvent que Johnelle, et par moments Johnelle s'effaçait dans la lumière plus vive dont resplendissait Dolorite. Un soir, Tito fut étonné de voir entrer celle-ci, un bouquet à la main.

—C'est aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance, dit Dolorite ; j'ai cueilli ces fleurs en y pensant : faites-moi le plaisir de les accepter.

Elle s'avança lentement ; Tito, du même pas, alla au-devant d'elle. A mesure qu'ils approchaient l'un de l'autre, Johnelle s'éloignait. La main de Tito toucha celle de Dolorite ; il prit le bouquet en tremblant. Comme elle se retirait, il eut à peine assez de voix pour murmurer un remerciement. Elle lui fit un signe d'adieu, et descendit dans l'ombre de l'escalier.

Le lendemain, Tito parut aussi surpris que content de revoir Dolorite ; elle était seule.

—Où est Johnelle ? demanda-t-il.

—Soyez sans crainte, répondit vivement Dolorite ; elle n'est séparée de moi que pour un temps ; elle m'a chargée de paroles affectueuses pour vous. Elle vous recommande surtout de ne pas vous inquiéter, d'avoir confiance en moi comme en elle-même.

—Elle a raison, dit Tito ; par l'esprit et

le cœur, comme par le corps, vous êtes pour moi une seconde Johnelle. Ne m'appellez plus Monsieur ; dites-moi :— Tito, mon frère.

—Oui, Tito, j'ai pour vous l'amitié d'une sœur, répondit Dolorite, et je vous adresse une demande comme à un frère. J'ai peur de sortir le soir : voulez-vous me recevoir au salon, demain, à trois heures de l'après-midi ?

—Certainement, dit Tito ; j'aurai ainsi le plaisir de vous revoir plus tôt.

Ce ne fut pas sans anxiété que le Dr. Plana attendit cette entrevue de jour ; elle lui paraissait pleine de dangers. Dolorite, au contraire, en espérait les meilleurs résultats. Elle s'arrangea de manière à être au salon avant Tito. Elle était en toilette de ville. Dès qu'il entra, elle alla au devant de lui, et parla la première ; puis, elle le prit par la main, et le fit asseoir près d'elle sur le sofa. Elle revint

hardiment sur ce qui s'était passé, lui expliquant pourquoi elle s'était substituée à Johnelle. Tito se ressaisissait ; il lui semblait que Dolorite, un flambeau à la main, lui faisait remonter un chemin où il avait marché dans les ténèbres, et au bas duquel il était tombé dans un gouffre.

—Grâce à vous, s'écria-t-il en prenant la main de Dolorite, je vois que, dans ces derniers temps, j'ai vécu de deux vies, l'une réelle, l'autre chimérique ; j'ai rêvé sans dormir, je le sens maintenant. Mais il y a encore, dans ma tête, je ne sais quel crépuscule où les souvenirs de mes songes ne se séparent pas bien nettement de ceux de la réalité. Ne m'abandonnez pas dans ce demi-jour ; sans vous l'ombre l'emporterait sur la lumière, et je m'égarerais de nouveau.

—Je ne vous abandonnerai jamais, répondit Dolorite : ne suis-je pas votre amie, votre sœur, Johnelle vivante ?

—Que vous êtes bonne ! reprit Tito ; vous êtes ma bienfaitrice ; vous rendez la clarté à mon esprit, et vous contentez cet immense besoin d'aimer, qui, satisfait si Johnelle avait vécu, eût assuré mon bonheur, et qui, ne l'étant pas, m'a livré aux visions de la folie.

—Venez me voir chez moi, dit Dolorite ; mon père et ma tante seront si heureux de faire votre connaissance. Je vous attends ce soir, à huit heures.

—Merci de votre bonne invitation, répondit Tito ; à ce soir, sans faute.

Après quelques pas dans la rue, Dolorite dit au médecin :

—Qu'est-ce donc ? vous êtes soucieux ; il me semble pourtant que notre malade va de mieux en mieux.

—Il n'a plus que peu de chemin à faire, pour recouvrer entièrement sa raison, répondit le Dr. Plana ; et c'est vous, qui, par un tact et un dévoûment que l'on ne

saurait trop louer, opérez cette belle guérison. Mais la folie, sachez-le, est, comme beaucoup d'autres maladies, sujette à récidiye. Je crains que vous ne vous attachiez trop à Tito. Je me fais un devoir de vous déclarer, dès à présent, que vous devez repousser toute idée de mariage avec lui.

—Rassurez-vous, dit Dolorite en rougissant, je suis fiancée avec un jeune homme qui fréquente notre maison depuis six mois ; nous serons mariés l'hiver prochain.

—En avez-vous parlé à Tito ?

—Non. Pensez-vous que je doive le faire ?

—Pas encore ; attendez qu'il soit rentré complètement dans son état normal.

XIX.

La soirée que Tito passa chez Dolorite, fut la plus heureuse de sa vie. M. Miller et Mlle Aimée eurent pour lui ces attentions délicates que dicte la sympathie, et que l'on pourrait appeler la politesse du cœur. Dolorite lui montra sa collection de gravures, ses ouvrages de broderie ; ses peintures sur porcelaine, ses plantes exotiques, ses oiseaux, enfin un tableau géologique dont elle avait classé les pierres elle-même. Tout ce qu'il voyait, révélait des habitudes d'ordre, de travail, des goûts

distingués, la paix, la sérénité. Quelle différence entre cet intérieur et celui de sa mère ! mais il se hâta de chasser de son esprit l'image de Cordélia, et tout rapprochement qui pouvait souiller la pureté du sanctuaire où il était reçu avec tant de bonté. Il ouvrit, pour ainsi dire, tous les pores de son âme à l'influence de l'atmosphère morale qui l'enveloppait ; il s'en pénétra, comme l'aveugle, à qui l'on rend la vue, absorbe avec amour la lumière qui rentre dans ses yeux.

Lorsque Tito se retira, la nuit était déjà assez avancée ; le ciel brillait comme une coupole incrustée de pierreries ; la solitude et le silence qu'il rencontrait partout, entretenirent les impressions que lui avait laissées sa visite à Dolorite ; elles l'accompagnèrent jusque dans son petit appartement ; il y pensait encore lorsqu'il s'endormit.

Son réveil fut celui d'un homme sain de

corps et d'esprit. Dès lors une nouvelle vie commença pour lui. Sans renoncer à son voyage, il ne le considéra plus que dans un avenir éloigné. — Pourquoi partir ? disait-il au Dr. Plana ; je me sens si bien ici ! Chaque jour, mon esprit croît en force au contact du vôtre, et mon cœur s'abreuve, auprès de Dolorite, des suaves émotions dont il fut toujours privé. Avec vous, j'apprends à penser librement, à repousser toute solidarité qui pourrait porter atteinte à ma dignité ou à la paix de mon âme ; avec Dolorite, je m'initie aux joies les plus pures du foyer domestique. S'il est vrai, comme je vous l'ai entendu dire plus d'une fois, que le bonheur n'existe point, qu'il y a seulement des moments heureux rencontrés de loin en loin sur le chemin de la vie, je suis dans un de ces moments si rares ; laissez-moi en jouir : quand il s'envolera comme un oiseau de passage, s'il faut mourir, je

mourrai sans regret, car j'aurai vécu.

Il reprit ses travaux d'architecte. Il s'y mettait avec d'autant plus d'ardeur et de goût, qu'il croyait par là mériter davantage la bonne soirée qu'il passait chez Dolorite ; l'approbation et les encouragements de sa jeune amie, étaient pour lui la récompense la plus précieuse qu'il pût désirer.

Le Dr. Plana avait trop d'expérience, pour se méprendre sur la nature de l'affection de Tito pour Dolorite. Il s'en inquiéta. Dolorite, prévenue par lui, s'appliquait scrupuleusement à remplir, dans une mesure exacte, son rôle de sœur. De son côté, Tito nourrissait à son égard un sentiment si pur qu'il eût pu l'adresser à Johnelle : être près d'elle, lui parler, l'écouter, lui plaire, lui rendre service, s'entendre louer ou remercier par elle, c'était là toute son ambition, tout son bonheur. Mais quand, enfin, il apprit d'elle son prochain mariage, il éprouva un

bouleversement auquel ni lui ni elle ne s'attendaient. L'idée qu'un autre homme occupait la première place dans le cœur de celle qu'il appelait sa sœur, lui causait le désenchantement le plus amer ; il n'en ressentit pas de jalousie, mais un découragement qui faisait immensément de peine à Dolorite. Elle employa toutes les ressources de son esprit à combattre son désespoir ; mais elle s'aperçut bientôt que la blessure faite innocemment par elle, était de celles que rien ne peut guérir. L'accablement et le silence de Tito l'effrayèrent plus que n'eût fait une explosion de fureur, ou un flot de larmes.

Ce soir-là, il était venu chez Dolorite un peu plus tard que d'habitude ; au moment où il se séparait d'elle, la nuit était assez avancée, mais la lune, alors dans son plein, se levait à l'horizon. Il y eut dans sa manière de prononcer ce seul mot "adieu," un accent de désolation qui

fit frissonner Dolorite ; elle sentit sa poitrine se serrer comme si elle ne devait plus le revoir. Il était déjà sur le trottoir, lorsqu'elle lui dit sur le ton d'un tendre reproche : — Tito, est-ce ainsi que l'on quitte sa sœur ? Il se retourna, et prit la main qui venait au-devant de la sienne ; il l'appliqua avec force à ses lèvres, et s'éloigna sans proférer une parole.

Dolorite rentra, épouvantée et toute tremblante, se demandant ce qu'il y avait à faire. Après une courte délibération, elle mit son chapeau, appela sa tante, et lui dit : — Accompagnez-moi, je vous en supplie ; pas une minute à perdre ; je m'expliquerai en route.

XX.

Elles coururent chez le Dr. Plana, à qui Dolorite raconta ce qui s'était passé; il en fut plus peiné que surpris.

—Il faut que nous le trouvions, s'écria Dolorite; s'il reste seul, un malheur est certain.

Ils se rendirent immédiatement chez Cordélia; Tito n'était pas rentré. Ils attendirent quelques instants. Le médecin profita de cette halte, pour réfléchir; et lorsque Dolorite, dans son impatience fiévreuse, insista pour que l'on se rendît

chez la grand'mère de Tito :—Non, dit-il, je suis sûr qu'il n'est pas là ; suivez-moi.

On se dirigea vers la Levée.

Le Docteur connaissait la puissance de l'habitude : il était convaincu que Tito s'était porté vers son ancienne promenade au bord du fleuve.

Au sortir de chez Dolorite, Tito avait d'abord marché sans savoir où il allait, lentement, de ce pas indifférent auquel on reconnaît qu'un homme porte le poids d'un ennui incurable. En effet, la vie ne lui offrait plus le moindre intérêt : que lui importait d'aller plutôt à droite qu'à gauche ? pourquoi rentrer chez lui et attendre vainement le sommeil ? S'il pouvait dormir, à quoi lui servirait son réveil, sinon à le remettre en face de son désespoir ?

Il approchait du fleuve, sans en avoir conscience, lorsque la brise qui fraîchissait lui apporta les sons d'une musique lointaine. A mesure qu'il avançait, il dis-

tinguait de plus en plus nettement les accords d'une symphonie qu'il avait toujours beaucoup aimée. Un navire de guerre français, ancré au milieu du fleuve, était brillamment illuminé; les officiers du bord donnaient une fête aux dames de la Nouvelle-Orléans. Un orchestre de choix, du haut d'une estrade pavoisée des couleurs nationales, jouait sous un ciel splendidement étoilé.

Tito, qui croyait n'être plus qu'un cadavre ambulante, fut ému; une douce tristesse remplaça son morne abattement. Pour mieux entendre, il descendit le talus du wharf jusqu'au bord de l'eau. Les vagues, poussées par le vent, venaient mourir à ses pieds; leur retentissement rythmique, loin de nuire à la voix de l'orchestre, lui servait d'accompagnement.

Entre le vaisseau et le rivage, la lune, reflétée par l'eau courante, serpentait comme un ruisseau d'argent.

Après une intermission de quelques minutes, un air de valse ouvrit le bal.

— Ils sont heureux, dit Tito en pensant aux jeunes hommes et aux jeunes filles qui tourbillonnaient sur le pont ; ils ont la santé, l'amour du plaisir, et cette gaîté qui fait oublier les peines du passé et empêche de pressentir celles de l'avenir. Johnelle a été privée de ces biens ; sa propre mère a payé des mains criminelles pour lui ravir son droit à l'existence. Oh ! le séjour habité par l'espèce humaine est l'empire de l'hypocrisie et de l'injustice. Johnelle, Johnelle, ma sœur chérie, toi qui es pure comme la rosée du matin, constante comme la lumière de ces étoiles qui me regardent, viens à mon secours ; viens me rendre la confiance, et la faculté d'aimer !

Comme il achevait ces mots, Johnelle apparut ; il la reconnut de loin : elle glissait vers lui, en effleurant l'eau là où miroitait le reflet de la lune. Elle s'approcha

de lui plus qu'elle n'avait jamais fait, et tendant les mains :

—Tito, mon frère bien-aimé, dit-elle, enfin l'heure de notre réunion éternelle a sonné. Viens, suis-moi; nous serons heureux ensemble. Dis adieu pour toujours aux misères et aux souffrances de la terre; viens, viens, la paix inaltérable t'attend.

Tito avança lentement, comme s'il eût craint, en agitant bruyamment l'eau, d'effrayer Johnelle et de la faire envoler. A mesure qu'il approchait, elle s'éloignait, les yeux toujours fixés sur les siens, et répétant de sa voix affectueuse :

—Viens, cher frère, viens.

L'eau était déjà au niveau des épaules de Tito, lorsque le Dr. Plana et Dolorite, à quelques pas du wharf, ramassèrent un chapeau de Panama qu'ils reconnurent aussitôt. Dolorite se précipita sur le plan incliné des planches. Elle vit Tito, qui, les

mains en l'air, cherchait à prendre celles de Johnelle. Elle poussa un cri, et appela Tito, le suppliant de revenir.

Tito s'arrêta.

—Johnelle, dit-il, j'entends la voix de ton amie ; mais Dolorite n'est pas à ton côté comme autrefois. Dolorite m'a abandonné ; toi seule es fidèle, Johnelle : allons, allons ensemble loin de cette terre où j'ai tant souffert.

Un trou noir se fit dans la nappe de lumière ; puis, l'eau reprit son niveau au-dessus de la tête disparue de Tito.

Le Dr. Plana avait rejoint Dolorite ; elle appuya son front sur sa poitrine, et resta ainsi quelques minutes, immobile, muette. Les sons joyeux d'une polka retentirent avec force, et lui firent relever la tête. Elle regarda le navire en fête, et s'écria :

—Oh ! cette musique... elle me fait un mal horrible ; allons nous-en, fuyons.

XXI.

Des recherches pour retrouver le corps de Tito furent continuées vainement pendant une semaine. Le Dr. Plana, au bout de ce temps, appela Illud, et lui dit :

—Chiquito, prépare nos malles ; nous partons après-demain.

—Où allons-nous, Padre ? demanda le jeune Aztèque.

—En Californie, et de là au Japon, répondit le Docteur.

—Padre, reprit Illud, j'ai un petit ouvrage à terminer ; ne partons que samedi : voulez-vous ?

—Soit, à samedi.

Le vendredi, en rentrant de sa tournée du matin, le Docteur remarqua qu'un crêpe blanc couvrait quelque chose sur son bureau. Il découvrit avec précaution l'objet inconnu : c'était la statuette en cire de Tito faite par Illud. La ressemblance était d'une perfection vraiment merveilleuse.

Le médecin contempla longtemps cette figure éminemment intelligente et douce, mais empreinte d'une tristesse fatale.

—Illud m'étonne, se dit-il ; comment a-t-il pu, dans son calme imperturbable, exprimer avec autant de vérité un état moral dû à des sentiments auxquels il a toujours été étranger ? Enfin, n'importe ; il a compris que je m'étais attaché à ce bon jeune homme ; il a voulu me le dire ; c'est sa manière de parler. Oui, je l'aimais, ce charmant et affectueux Tito ; mais, c'est fini ; cette fois, je prends inexorablement

congé de tout ce qui est sentiment, je n'aimerai plus personne.

O Etude, ma plus vieille et ma meilleure amie, je reviens à toi ; ne nous séparons jamais ; viens encore une fois me faire oublier ce que je voudrais n'avoir jamais su ; goûtons ensemble les plaisirs exquis du travail, dans la solitude et le silence.

Il se prit à réfléchir ; puis, ayant trouvé ce qu'il cherchait, il écrivit et appela Illud.

—Merci, Chiquito, dit-il ; ton cadeau est une bonne action ; il m'inspire une idée heureuse : tiens, porte cette lettre à Mme Roséma, et attends la réponse.

Cordélia venait de faire un somme d'une heure, après son lunch, lorsque Mme Roséma entra dans sa chambre, un papier à la main, et dit :

—Le Dr. Plana vous fait une proposition bien avantageuse pour vous : voici la note de ses honoraires, acquittée ; il

demande en échange le portrait de Johnelle.

—L'affaire n'est pas moins bonne pour lui, répondit Cordélia ; je vous ai entendu dire, à vous tous qui m'avez parlé de ce portrait, que c'était une œuvre d'imagination et d'art qui serait admirée partout. Par conséquent, c'est quelque chose qui se vendrait bien. Voyons le montant du bill.

Et après avoir jeté un coup d'œil sur le total :

—Peste ! s'écria-t-elle, voilà un praticien qui ne donne pas ses soins pour rien.

—Je connais l'homme, remarqua Mme Roséma ; il ne diminuera pas son compte d'un picaillon. Si j'étais vous, je n'hésiterais pas.

—Soit, répliqua Cordélia ; dites à Délaïde de vous remettre le portrait, si toutefois on peut appeler cela un portrait. Je ne l'ai jamais vu, ni n'ai envie de le

voir ; mais, d'après ce que vous m'avez dit vous-même, c'est plutôt le rêve en peinture d'un esprit malade. Tenez, Mme Roséma, j'ai beaucoup de perspicacité, moi ; la mort de Tito ne m'a pas étonnée : la folie est une maladie héréditaire ; le père est mort fou, en se noyant ; le fils, fou à son tour, s'est jeté à l'eau comme son père.

Mme Roséma se dirigea vers la porte, disant à demi-voix :

—Voilà ce qui s'appelle faire le nécrologe d'un fils en peu de mots.

Man Délaïde entraît au même instant ; elle continua de marcher jusqu'à ce qu'elle fût à trois pas de Cordélia. Alors, s'arrêtant et croisant les bras, elle commença :

—Mo té tendé ça vou di : tou ça cé menti. Moin, ma di la vérité. Mo capab parlé divan Mme Roséma ; li oucite, li connin vou ; cé pa la peine vou joué macak avé nouzot. Popa Tito té ain nomme distingué ; li té gagnin lespri

plice pacé boucou moune ki fé yé vantair. Cé vou ki tchué li à force vou donnin li chagrin. Mo cher piti Tito ! èce que yété jamin gagnin, dans tou la Nouvel Lorréan, ain nanfan plice infelligent é plice raisonnable pacé li ? Kan li vini gran, èceque tou moune té pa daccor pou di que li té fé onair à so péi ? Cé vou ki té jeté ain poison dans so tcheur ; poison là té gaté so disang é té troublé so latête. Pardi ! cé pa étonnan si ain brave é onète jeunomme tournin fou, can li apranne que so moman cé ain célérate ki mérité yé pende li. Mo té devinin tou ça, moin. Oui, oui, Tito ain jour té apranne tou ça vou té fé pou tchué li avan li vini dan moune ; li té connin que can tour Johnelle té vini, vou té pa raté vou vilain coup. Cé ça qui té mette désordre dans so zidées ; cé ça qui té donne li délir-là ki té jeté li dan flaive. Cé pa vou qui a jamin gagnin ain maladi comme so kenne ; non, vou pa gagnin acé

tcheur pou ça. Vou, va mourir dan vou fauteuil avec ain nindigestion.*

— Insolente ! misérable canaille ! sors d'ici ! s'écria Cordélia, en rugissant comme une lionne attaquée dans sa tanière.

En même temps, elle lança à la tête de

*— J'ai entendu ce que vous avez dit : tout cela n'est que mensonge. Moi, je dirai la vérité. Je puis parler en présence de Mme Roséma ; elle aussi vous connaît ; ce n'est pas la peine de faire vos farces avec nous. Le père de Tito était un homme distingué ; il avait plus d'esprit que beaucoup de gens qui font leurs vanteries. C'est vous qui l'avez tué, à force de lui donner du chagrin. Mon cher petit Tito ! est-ce qu'il y a jamais eu, dans toute la Nouvelle-Orléans, un enfant plus intelligent et plus raisonnable que lui ? Quand il devint grand, est-ce que tout le monde n'était pas d'accord pour dire qu'il faisait honneur à son pays ? C'est vous qui aviez jeté un poison dans son cœur ; ce poison corrompit son sang et troubla sa tête. Parbleu ! il n'est pas étonnant qu'un brave et honnête jeune homme devienne fou quand il apprend que sa mère est une scélérate qui mérite la potence. J'ai deviné tout cela, moi. Oui, oui, un jour Tito apprit tout ce que vous aviez fait pour le tuer avant sa naissance ; il sut que quand ce fut le tour de Johnelle, vous n'avez pas raté votre vilain coup. Voilà ce qui a mis le désordre dans ses idées ; voilà ce qui lui a donné ce délire qui l'a jeté dans le fleuve. Ce n'est pas vous qui aurez jamais une maladie comme la sienne ; non, vous n'avez pas assez de cœur pour cela. Vous, vous mourrez d'indigestion dans votre fauteuil.

la vieille femme un verre qui heureusement ne l'atteignit pas, et alla se briser contre le montant de la porte donnant sur l'allée.

—Asteur nou kitte, dit tranquillement man Délaïde ; mo pu gagnin arien pou fé dan maison cilala. Mo té servi vou à cause Tito ; li parti, mo lib, mo di vou adieu.*

Le samedi, une charrette emportait les malles du Dr. Plana. Illud avait fait venir du restaurant leur dernier dîner.

Au moment de se lever de table, le médecin dit à son jeune compagnon :

—As-tu mis de côté, comme je te l'ai recommandé, cette bouteille de vin d'Espagne plus vieille que toi, et que je gardais comme une relique ?

—Oui, Padre, la voici.

*—Maintenant, nous sommes quittes, dit tranquillement man Délaïde, je n'ai plus rien à faire dans cette maison. Je vous servais à cause de Tito ; il est parti, je suis libre, je vous dis adieu.

—Débouche-la, Chiquito ; verse-nous-en un verre à chacun, et buvons en souvenance de Tito.

—Comme ils finissaient de boire, le cab qui devait les prendre, s'arrêtait devant la porte ouverte.

Le Dr. Plana alluma un cigare, et dit d'une voix ferme :

—Maintenant, en route !

FIN.

Princeton University Library



32101 068974573

